UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01790859 1

With [illegible]

ENTRETIENS
OU
AMUSEMENS
SERIEUX
ET
COMIQUES.

NOUVELLE EDITION.

Suivant la Copie imprimée à Paris.

A AMSTERDAM,
Chez ESTIENNE ROGER,
Marchand Libraire, ruë du Loup.

M. DCC. II.

PQ.
1794
D7A7
1702

AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES.

PREMIER AMUSEMENT.

PREFACE.

CE Titre que j'ay choisi me met en droit de faire une Préface auſſi longue qu'il me plaira; car une lon-

gue Préface eſt un veritable amuſement.

J'en ay pourtant vû de tres-neceſſaires pour l'intelligence du Livre ; mais la plûpart, au lieu de mettre l'Ouvrage au jour, n'y mettent que la vanité de l'Ouvrier.

Un bon General d'Armée eſt moins embarraſſé à la tête de ſes Troupes, qu'un mauvais Auteur à la tête de ſes Ecrits. Celuy-cy ne ſçait quelle contenance tenir : s'il fait le fier, on ſe plaît à rabatre la fierté ; s'il affecte de l'humilité, on le mépriſe : s'il dit que ſon ſujet eſt merveilleux, on n'en croit rien ; s'il dit que c'eſt peu

de choſe, on le croit ſur ſa parole : Ne parlera-t'il point du tout de ſon Ouvrage ; La dure neceſſité pour un Auteur !

Je ne ſçay ſi mon Livre réüſſira ; mais ſi on s'amuſe à le critiquer, on ſe ſera amuſé à le lire, & mon deſſein aura réüſſi.

J'ay donné aux idées qui me ſont venuës, le nom d'Amuſemens : Ils ſeront ſérieux & comiques, ſelon l'humeur où je me ſuis trouvé en les écrivant : & ſelon l'humeur où vous ſerez en les liſant, ils pourront vous divertir, vous inſtruire, ou vous ennuyer.

L'autre jour un de ces eſ-

prits forts qui croyent que c'eſt une foibleſſe de rire, trouva un de mes Exemplaires ſous ſa main : à l'ouverture du Livre, il fronça le ſourcil : Que je ſuis indigné de ce Titre, s'écria-t-il d'un ton chagrin ! N'eſt-ce pas profaner le ſérieux, que de le mêler avec du comique ? Quelle bigarure !

Cette bigarure, lui répondis-je, me paroît aſſez naturelle : ſi l'on examine bien les actions & les diſcours des hommes, on trouvera que le ſérieux & le comique y ſont fort proches voiſins : On voit ſortir de la bouche d'un bon Comique les Maximes les plus ſérieuſes ; & tel

qui affecte d'être toûjours ſerieux, eſt plus comique qu'il ne penſe.

Mon homme pouſſa plus loin ſa remontrance : N'avez-vous point de honte, continua-t-il, de faire imprimer des amuſemens ? Ne ſçavez-vous pas que l'Homme eſt fait pour s'occuper, & non pas pour s'amuſer ? A cela voicy ma réponſe.

Tout eſt amuſement dans la vie ; la vertu ſeule mérite d'être appellée occupation : s'il n'y a que ceux qui la pratiquent qui ſe puiſſent dire véritablement occupez, qu'il y a de gens oiſifs dans le monde !

Les uns s'amuſent par

l'ambition, les autres par l'intérets, les autres par l'amour; les hommes du commun par les plaiſirs, les grands hommes par la gloire, & moy je m'amuſe à conſiderer que tout cela n'eſt qu'amuſement.

Encore une fois, tout eſt amuſement dans la vie; la vie même n'eſt qu'un amuſement, en attendant la mort.

Voilà du ſérieux, j'en ai promis; mais paſſons vîte au comique.

Je voudrois écrire, & je voudrois être original: Voulà une idée vraiment comique, me dira ce ſçavant Traducteur, & je trouve fort plaiſant que vous vous

aviſiez de vouloir être original en ce tems-cy : Il falloit vous y prendre dés le tems des Grecs : les Latins mêmes n'ont été que des copies.

Ce diſcours me décourage. Eſt-il donc vray qu'on ne puiſſe plus rien inventer de nouveau ? Pluſieurs Auteurs me le diſent : ſi Monſieur de la Roche - Foucaut & Monſieur Paſcal me l'euſſent dit, je le croirois.

Celui qui peut imaginer vivement, & qui penſe juſte, eſt original dans les choſes mêmes qu'un autre a penſées avant lui : par le tour naturel qu'il y donne, & par l'application nouvelle qu'il en

fait, on juge qu'il les eut penſées avant les autres, ſi les autres ne fuſſent venus qu'aprés lui.

Les penſées de Monſieur de la Roche-Foucaut & de Monſieur Paſcal, ſont autant de brillans d'eſprit mis en œuvre par le bon goût & par la raiſon : à force de les retailler pour les déguiſer, les petits ouvriers les terniſſent, mais tout ternis qu'ils ſont, on ne laiſſe pas de les reconnoître ; & ils effacent encore tous les faux brillans qui les environnent.

Ceux qui dérobent chez les Modernes, s'étudient à cacher leurs larcins ; ceux qui dérobent chez les An-

ciens, en font gloire. Mais pourquoy ces derniers mépriſent-ils tant les autres ? Il faut encore plus d'eſprit pour bien déguiſer une penſée de Paſcal, que pour bien traduire un paſſage d'Horace.

Aprés cela, je conviens que quelque génie qu'on ait, il eſt impoſſible de bien écrire, pour ſon ſiécle, qu'aprés s'être formé l'eſprit ſur les Anciens, & le goût ſur les Modernes.

Cela ne ſuffit pas, s'écrie mon Sçavant, il faut être tout plein de l'antiquité, il faut travailler à force d'érudition ; il faut puiſer dans les ſources. Je

vous entens, il faut piller, vous ne l'oſez dire; hé-bien, je le dis pour vous, il faut piller; mais je ne pilleray ni dans les Livres anciens, ni dans les Livres modernes; je ne veux piller que dans le Livre du Monde.

Le Monde eſt un Livre ancien & nouveau: de tous tems l'homme & ſes paſſions en ont fait le ſujet; ces paſſions y ſont toûjours les mêmes: mais elles y ſont écrites différemment, ſelon la différence des ſiécles; & dans un même ſiécle chacun les lit différemment, ſelon le caractére de ſon eſprit, & l'étenduë de ſon genie.

Ceux qui ont aſſez de ta-

lent pour bien lire dans le Livre du Monde, peuvent être utiles au Public, en lui communiquant le fruit de leur lecture ; mais ceux qui ne ſçavant le monde que par les Livres, ne le ſçavent point aſſez pour en faire des leçons aux autres.

Quelle différence entre ce que les Livres diſent des hommes, & ce que les hommes font !

Si le monde eſt un Livre qu'il faut lire en original, on peut dire auſſi que c'eſt un païs, qu'on ne peut ni faire connoître aux autres, ſans y avoir voyagé ſoy-même. J'ay commencé ce voyage bien jeune ; j'ay toû-

jours aimé à faire des réfléxions ſur tout ce que j'y ay vû : Je me ſuis amuſé à faire ces réfléxions, je m'amuſe à les écrire ; je ſouhaite que vous vous amuſiez à les lire.

AMUSEMENT SECOND.

LE VOYAGE DU MONDE.

IL n'y a guere d'amuſement plus agreable, ni plus utile que le voyage : Si quelqu'un veut voyager avec moy par le monde, c'eſt-à-dire parcourir à peu prés tous les Etats de la vie, qu'il me ſuive, je vais en faire une relation en ſtile de voyage : cette figure

m'eſt venuë naturellement, je la ſuivrai.

Par où commencer ce grand voyage ? Que de païs ſe preſentent à mon imagination ! Celui de tous qui peut donner les plus fines leçons de la ſcience du monde, c'eſt la Cour : arrêtons nous y un moment.

LA COUR

La Cour eſt un païs tres-amuſant. On y reſpire le bon air ; les avenuës en ſont riantes, d'un abord agreable, & aboutiſſent toutes à un ſeul point.

La Fortune de Cour paroît nous attendre au bout d'un

grand chemin couvert à tout le monde ; il ſemble qu'on n'ait qu'à y mettre le pied pour parvenir : cependant on n'arrive à ſes fins que par des chemins ouverts & de traverſe, diſpoſez de maniere que la voye la plus droite n'eſt pas toûjours la plus courte.

Je ne ſçai ſi le terrain de la Cour eſt bien ſolide ; j'ai vû des nouveaux debarquez y marcher avec confiance, & de vieux routiers n'y marcher qu'en tremblant.

C'eſt un terrain haut & bas, où tout le monde cherche l'élevation : Mais pour y arriver, il n'y a qu'un ſeul ſentier ; & ce ſentier

eſt ſi étroit, qu'un ambitieux ne ſçauroit y faire ſon chemin ſans renverſer l'autre.

Le malheur eſt que ceux qui ſont ſur leurs pieds, ne relevent guere ceux qui ſont tombez ; car le Genie des Courtiſans, c'eſt de ne rien donner à ceux qui ont beſoin de tout, & de donner tout à ceux qui n'ont beſoin de rien.

Malgré les difficultez qui ſe rencontrent en ce païs, on y va loin quand on eſt conduit par le vrai mérite ; la difficulté, c'eſt de le faire diſtinguer. Il y en a tant de faux ! Celui même qui s'y connoit le mieux,

s'y trouve quelquefois bien embarraſſé : tel pour échaper à ſon diſcernement, ſe couvre d'une recommandation étrangere, & ne paroît qu'à l'abri d'un patron; en ſorte qu'un homme eſt toûjours caché derriere un autre homme.

On annonce un nouveau venu, on le prône, on diſpoſe tout pour lui & ſans lui : il n'agit n'y ne parle; c'eſt un homme ſage, dit-on. En effet, il y a de la ſageſſe dans ſa modeſtie & dans ſon ſilence; car pour peu qu'il eût agi ou parlé, on eût connu qu'il n'eſt qu'un ſot.

C'eſt ainſi que l'habileté

des uns fait la fortune des autres : Et ſi quelqu'un brille par ſon propre merite, auſſi-tôt pour en offuſquer l'éclat, la mediſance éleve ſes plus épais nuages, & l'envie ſes plus noires vapeurs ; en ſorte que la vertu ne paroît plus vertu, le vice ne paroît plus vice, tout eſt confondu. Dans cette affreuſe obſcurité le Soleil paroît, penetre tout, voit & fait voir les objets tels qu'ils ſont : c'eſt alors que l'on rend juſtice : c'eſt alors qu'on peut dire que l'honnête homme eſt heureux quand on ſe reſſouvient de lui, & le ſcelerat quand on l'oublie.

En voyageant dans le païs de la Cour, j'ai remarqué que l'oiſiveté regne parmi ſes habitans; je ne parle que du peuple, car les Grands & ceux qui travaillent à le devenir, ont des affaires de reſte; le manege de Courtiſan eſt un travail plus penible qu'il ne paroît.

A l'égard des ſubalternes, ramper & demander, c'eſt tout leur manege, & leurs longs ſervices ſont tout leur merite.

J'excepte quelques Officiers, qui ſans baſſeſſe & ſans manege, bornent leur ambition à bien ſervir le Maître, & vivent tranquilles dans cette mediocrité d'é-

tat où l'on trouve ordinairement le vrai merite.

Dans cet état mediocre que je mets entre le peuple & les grands Seigneurs, on peut être poli ſans fourberie, & franc ſans groſſiereté : on peut n'avoir ni la baſſeſſe du peuple ni la hauteur des Grands ; en un mot, on peut être ce qu'on appelle un galant homme.

En faiſant le portrait d'un galant homme de condition mediocre, je ferois inſenſiblement celui d'un grand Seigneur aimable ; tant il eſt vrai que malgré la difference du rang, un honnête homme reſſemble toûjours à un honnête homme.

Les Courtiſans de la premiere claſſe, ſacrifient tous également leur vie & leur repos ; les uns, par principe d'honneur & de vertu, ſe ſacrifient parce qu'ils ſont utile à la Cour, les autres, parce que la Cour leur eſt utile.

Ces derniers ſont les plus acharnez à la fortune : J'en ay connu un, qui à ſoixante & quinze ans commençoit à prendre des meſures pour ſe retirer. J'ai beaucoup travaillé, diſoit-il, & je n'ay travaillé que pour avoir le moyen de vivre en repos ; j'eſpere bien me repoſer dans quelques années. Je dirois volontiers que ceux

de ce caractere travaillent juſqu'à la mort, pour ſe repoſer le reſte de leur vie.

Quoi que le Courtiſan & le *Petit-Maître* ſoient d'un même païs, ils ont neanmoins des mœurs toutes differentes.

Le Courtiſan s'étudie à cacher ſon dereglement ſous des dehors reglez.

Le *Petit-Maître* fait vanité de paroître encore plus dereglé qu'il n'eſt.

L'un penſe beaucoup avant que de parler; l'autre parle beaucoup & ne penſe gueres.

L'un court aprés la fortune, l'autre croit que la fortune doit courir aprés lui.

Les

Les Courtiſans careſſent ceux qu'ils mépriſent, leurs embraſſades ſervent à cacher leur mépris, quelle diſſimulation ! Les *Petits-Maîtres* ſont plus ſincéres ; ils ne cachent ni leur amitié, ni leur mépris: la maniére dont ils vous abordent tient de l'un & de l'autre, & leurs embraſſades ſont ordinairement moitié careſſes, & moitié coups de poing.

Le langage courtiſan eſt uniforme, toûjours poli, flateur, inſinuant, le langage *Petit-Maître* eſt haut & bas, mêlé de ſublime & de trivial, de politeſſe & de groſſiéreté.

En ſortant de la Cour, entrons dans Paris, nous y trouverons dequoy nous y amuſer long-temps ; la vie d'un homme ne ſuffit pas pour en achever le voyage.

AMUSEMENT TROISIE'ME.

PARIS.

PAris eſt un monde entier ; on y découvre chaque jour plus de païs nouveau & de ſingularitez ſurprenantes, que dans tout le reſte de la Terre : on diſtingue dans les Pariſiens ſeuls tant de Nations, de mœurs & de coutumes différentes, que les habitans mêmes en ignorent la moitié. Imaginez-vous donc combien un Siamois y trou-

veroit de nouveautez ſurprenantes, quel amuſement ne ſeroit-ce point pour lui, d'éxaminer avec des yeux de voyageur toutes les particularitez de cette grande Ville ? Il me prend envie de faire voyager ce Siamois avec moy, ſes idées bizares & figurées me fourniront ſans doute de la varieté, & peut-être de l'agrément.

Je vais donc prendre le génie d'un voyageur Siamois, qui n'auroit jamais rien vû de ſemblable à ce qui ſe paſſe dans Paris : nous verrons un peu de quelle maniére il ſera frapé de certaines choſes que les préjugez de l'habitude nous font paroître raiſonnables & naturelles.

Pour diverſifier le ſtile de ma relation, tantôt je feray parler mon voyageur, tantôt je parleray moy-même : j'entreray dans les idées abſtraites d'un Siamois, je le feray entrer dans les nôtres : enfin, ſuppoſant que nous nous entendons tous deux à demy mot, je donneray l'eſſort à mon imagination & à la ſienne. Ceux qui ne voudront pas prendre la peine de nous ſuivre, peuvent s'épargner celle de lire le reſte de ce Livre ; mais ceux qui cherchent à s'amuſer, doivent un peu ſe prêter au caprice de l'Auteur.

Je ſuppoſe donc que

mon Siamois tombe des nuës, & qu'il ſe trouve dans le milieu de cette Cité vaſte & tumultueuſe, où le repos & le ſilence ont peine à régner pendant la nuit même ; d'abord le cahos bruyant de la ruë Saint Honoré l'étourdit & l'épouvante, la tête lui tourne.

Il voit une infinité de machines differentes que des hõmes font mouvoir : les uns ſont deſſus, les autres dedans, les autres derriére : ceux-cy portent, ceux-là ſont portez; l'un tire, l'autre pouſſe ; l'un frape, l'autre crie, celui-cy s'enfuit, l'autre court aprés. Je demande à mon Siamois ce qu'il penſe de ce ſpecta-

cle: J'admire & je tremble, me répond-il; j'admire que dans un eſpace ſi étroit, tant de machines & tant d'animaux dont les mouvemens ſont oppoſez, ou différens, ſoient ainſi agitez ſans ſe confondre; ſe démêler d'un tel embarras, c'eſt un chef d'œuvre de l'adreſſe des François. Mais leur témérité me fait trembler, quand je vois qu'à travers tant de roües, de bêtes brutes & d'étourdis, il courent ſur des pierres gliſſantes & inégales, où le moindre faux pas les met en péril de mort.

En voyant vôtre Paris, continuë ce Voyageur abſtrait, je m'imagine voir un

grand animal : les ruës ſont autant de veines où le peuple circule ; qu'elle vivacité que celle de la circulation de Paris ! Vous voyez, lui dis-je, cette circulation qui ſe fait dans le cœur de Paris, il s'en fait une encore plus petillante dans le ſang des Pariſiens ; ils ſont toûjours agitez & toûjours actifs, leurs actions ſe ſuccédent avec tant de rapidité, qu'ils commencent mille choſes avant que d'en finir une ; & en finiſſent mille autres avant que de les avoir commencées.

Ils ſont également incapables & d'attention & de patience, rien n'eſt plus promt

que l'effet de l'oüie & de la vûe, & cependant ils ne ſe donnent le temps ni d'entendre ni de voir.

Les Pariſiens n'ont de véritable attention que ſur le plaiſir, & ſur la commodité, ils y rafinent tous les jours : quel rafinement de commodité n'a-t-on point inventé depuis peu ? Les logemens, les meubles, les voitures, la ſocieté, tout y eſt commode, juſques à l'amour.

Mais commençons à entrer dans le détail de Paris, vous y verrez plus diſtinctement que dans le général, la ſingularité de cette Ville, de ſes Habitans, & de leurs mœurs.

AMUSEMENT QUATRIE'ME.

LE PALAIS.

DAns le milieu de Paris, s'éléve un superbe édifice ouvert à tout le monde, & cependant presque fermé par l'affluence des gens qui s'empressent d'y entrer & d'en sortir.

On monte par plusieurs degrez dans une grande Sale, où mon Siamois est étonné de voir dans un même lieu les hommes amusez d'un côté par des *Babioles*,

& de l'autre occupez par la crainte des Jugemẽs d'où dépẽdent toutes les deſtinées.

Dans cette Boutique on vend un ruban ; dans l'autre Boutique on vend une Terre par decret: vous entendez à droite la voix argentine d'une jolie Marchande, qui vous invite d'aller à elle;& à gauche la voix rauque d'un Huiſſier qui fait ſes criées ; quel contrâte !

Pendant que le Voyageur fait ſes réfléxions ſur cette bizarere, il eſt épouvâté par la lugubre apparition d'une multitude de têtes noires & cornuë,qui forment en ſe réüniſſant un monſtre épouvantable,qu'on appelle Chi-

canne, & ce monſtre mugit un langage ſi pernicieux, qu'un ſeul mot ſuffit pour déſoler des familles entiéres.

A certaines heures réglées, il paroît un homme grave & intrepide, dont l'aſpect ſeul fait trembler, & dompte ce monſtre. Il n'y a point de jour qu'il n'arrache de ſa gueule béante quelque ſucceſſion à demy devorée.

La chicanne eſt plus à craindre que l'injuſtice même. L'injuſtice ouverte en nous ruinant, nous laiſſe au moins la conſolation d'avoir droit de nous plaindre; mais la chicanne par ſes formalitez nous donne le tort en nous ôtant nôtre bien.

La Juſtice eſt, pour ainſi dire, une belle Vierge déguiſée & produite par le Plaideur, pourſuivie par le Procureur, cajolée par l'Avocat, & défenduë par le Juge.

Nous voilà déja dans les digreſſions, me dira le Critique. Le Critique a tort, car les digreſſions ſont préciſément de mon ſujet, puiſqu'elles ſont des amuſemens. Cela eſt ſi vray, que je vais continüer.

Par forme de digreſſion, je vous avertis que dans tous les endroits de mon voyage où le Siamois m'embaraſſera, je le quiteray comme je viens de faire, pour m'amuſer dans mes réfléxions, ſauf

à le reprendre quand je m'ennuyeray de voyager ſeul. Je pretens quitter auſſi l'idée de voyage toutes les fois qu'il m'en prendra fantaiſie ! car bien loin de m'aſſujettir à ſuivre toûjours une même figure, je voudrois pouvoir à chaque periode changer de figure, de ſujet, & de ſtille, pour ennuyer moins les Lecteurs du temps ; car je ſçais que la varieté eſt le goût dominant.

Quoy qu'il n'y ait rien de durable dans le monde, on remarque néanmoins au Palais une choſe éternelle, c'eſt le procés : certains miniſtres de la chicanne s'appliquent à le perpétuer, &

ſe font entre-eux une religion d'entretenir l'ardeur des Plaideurs, comme les Veſtales s'en faiſoient une entre elles d'entretenir le feu ſacré.

Une choſe étonnante, c'eſt que malgré le bruit épouventable qui ſe fait autour des Tribunaux, on ne laiſſe pas d'y dormir: Plût au Ciel, lorſqu'on y décide un procés, que les anciens Juges fuſſent bien éveillez, & les jeunes bien endormis!

Ils ſont cependant tous aſſez équitables; l'embarras c'eſt de pouvoir les bien inſtruire d'une affaire: comment s'y prende? La Partie leur eſt ſuſpecte, le Procureur les embrouïlle, l'Avo-

cat les étourdit, le Solliciteur les importune, & la Solliciteuſe les diſtrait ; à toutes riſques j'aimerois mieux la Solliciteuſe.

Un de mes amis ſe vantoit que la plus charmante femme du monde, ne pourroit jamais lui faire oublier qu'il étoit Juge. Je vous croy, lui répondis-je ; mais tout Magiſtrat eſt homme avant que d'être Juge. Le prémier mouvement eſt pour la Solliciteuſe, le ſecond eſt pour la Juſtice.

Une Comteſſe aſſez belle pour prévenir en faveur d'un mauvais procés, le juge le plus auſtére, fut ſolliciter pour un Colonel, contre un Marchand.

Ce Machand étoit alors dans le Cabinet de ſon Juge, qui trouvoit ſon affaire ſi claire & ſi juſte, qu'il ne put s'empêcher de lui promettre gain de cauſe.

A l'inſtant même la charmante Comteſſe parut dans l'antichambre; le Juge courut au devant d'elle, ſon abord, ſon air, ſes yeux, le ſon de ſa voix, tant de charmes enfin le ſolicitérent, qu'en ce premier moment il fut plus homme que Juge, & il promit à la belle Comteſſe que le Colonel gagneroit ſa cauſe. Voilà le Juge engagé des deux côtez. En rentrant dans ſon Cabinet il trouva le Marchand déſolé :

Je l'ay vûë, s'écria le pauvre homme hors de lui-même, je l'ay vuë, celle qui ſollicite contre moy ; quelle eſt belle ! ah, Monſieur, mon procés eſt perdu ! Mettez-vous en ma place, répond le Juge encore tout interdit, ay-je pû lui refuſer ce qu'elle me demandoit ? En diſant cela, il tira d'une bourſe cent piſtoles ; c'étoit à quoy pouvoient monter toutes les prétentions du Marchand ; il lui donna les cent piſtoles. La Comteſſe ſçût la choſe ; & comme elle étoit vertueuſe juſqu'au ſcrupule, elle craignit d'avoir trop d'obligation à un Juge ſi généreux, & lui renvoya ſur l'heu-

re les cent piſtoles. Le Colonel auſſi galant que la Comteſſe étoit ſcrupuleuſe, lui rendit les cent piſtoles; & ainſi chacun fit ce qu'il devoit faire. Le Juge craignit d'être injuſte, la Comteſſe craignit d'être reconnoiſſante, le Colonel paya, & le Marchand fût payé.

Voulez-vous ſçavoir mon véritable ſentimẽt ſur le procedé de ce Juge; ſon prémier mouvement a été pour la Solliciteuſe, c'eſt ce que je n'oſe lui pardonner; ſon ſecond mouvement a été pour la Juſtice, c'eſt ce que j'admire.

Pendant que je me ſuis amuſé, mon Voyageur s'eſt

perdu dans le Palais ; allons le chercher : je l'apperçois dans la grande Sale, je l'appelle, il veut venir à moy ; mais l'haleine lui manque, la foule l'étouffe, le courant l'emporte, il nage des coudes pour ſe ſauver : Il m'aborde enfin ; & pour toute relation de cè qu'il vient de voir ; il s'écrie : ô le maudit païs ! ſortons-en vîte, pour n'y jamais rentrer.

Allons, lui dis-je, allons nous repoſer ; & pour nous faire perdre l'idée du Palais, nous irons ce ſoir au charmant païs de l'Opéra.

AMUSEMENT CINQUIE'ME.

L'OPERA.

QUatre heures ſonnent, allons à l'Opera, il nous faut au moins une heure pour traverſer la foule qui en aſſiege la porte.

Vous parlez mal, me dit mon Siamois, on ne doit point dire la porte de l'Opera; & ſelon l'idée magnifique que je me ſuis faite de l'Opera, on n'y doit entrer que par un Portique ſuperbe.

En voicy l'entrée, lui répondis-je en lui montrant du doigt un guichet fort ſombre. Et où donc, s'écria-t-il ? je ne voy là qu'un petit trou dans un mur, par où l'on diſtribuë quelque choſe. Avançons : que veut dire cecy ? quelle folie, donner un Louis d'or pour un morceau de carton! Mais je ne m'étonne plus qu'on l'achéte ſi cher, j'apperçois ſur ce carton des caracteres qui ont apparemment quelque vertu magique.

Vous ne vous trompez pas tout à fait, lui dis-je, c'eſt un paſſe-port pour entrer dãs le païs des enchantemens : entrons-y donc vîte, & pla-

çons-nous ſur le Theatre. Sur le Theatre! repartit mon Siamois, vous vous moquez ; ce n'eſt pas nous qui devons nous donner en ſpectacle, nous venons pour le voir. N'importe, lui dis-je, allons nous yétaler: on n'y voit rien, on y entend mal, mais c'eſt la place la plus chére, & par conſequent plus honorable. Cependant comme vous n'avez point encore d'habitude à l'Opéra, vous n'auriez pas ſur le Théatre cette ſorte de plaiſir qui dédommage de la perte du ſpectacle. Suivez moy dans une loge: en attendant qu'on léve cette toile, je vais vous dire un mot des païs qu'elle nous cache.

L'Opéra eſt, comme je

vous l'ay déja dit, un ſéjour enchanté; c'eſt le païs des métamorphoſes: on y en voit des plus ſubites; là en un clein d'œil, les hommes s'érigent en démi-dieux, & les déeſſes s'humaniſent; là le Voyageur n'a point la peine de courir le païs, ce ſont les païs qui voyagent à ſes yeux; là ſans ſortir d'une place, on paſſe d'un bout du mõde à l'autre, & des Enfers aux Champs-éliſées: vous ennuyez-vous dans un affreux déſert? un coup de ſifflet vous fait retrouver dans le païs des Dieux; autre coup de ſifflet, vous voilà dans le païs des Fées.

Les Fétes de l'Opéra enchantent

chantent comme les autres ; mais leurs enchantemens ſont plus naturels, au vermillon prés.

Quoy qu'on ait fait depuis quelques années quantité de contes ſur les Fées du temps-paſſé, on en fait encore davantage ſur les Fées de l'Opéra, ils ne ſont peut-être pas plus vrais, mais ils ſont plus vrais ſemblables.

Celles cy ſont naturellement bien-faiſantes ; cependant elles n'accordent point à ceux qu'elles aiment le don des richeſſes, elles le gardent pour elles.

Diſons un mot des Habitans naturels du païs de l'Opéra, ce ſont des peuples un peu bizares : ils ne parlent

qu'en chantant, ne marchent qu'en danſant, & font ſouvent l'un & l'autre lorſqu'ils en ont le moins d'envie.

Ils relévent tous du Souverain de l'Orqueſtre, Prince ſi abſolu, qu'en hauſſant & baiſſant un Sceptre en forme de roulau qu'il tien à ſa main, il régle tous les mouvemens de ce peuple capricieux.

Le raiſonnement eſt rare parmi ces peuples; comme ils ont la tête pleine de Muſique, ils ne penſent qu'a des chants, & n'expriment que des ſons; cependant ils ont pouſſé ſi loin la ſcience des Notes, que ſi le raiſonnement ſe pouvoit noter, ils raiſonneroient tous à livre

AMUSEMENT SIXIE'ME.

LES PROMENADES.

NOus avons à Paris deux ſortes de promenades, dans les unes, on va pour voir & pour être vû ; dans les autres, pour ne voir ni n'être vû de perſonne.

Les Dames qui ont l'inclination ſolitaire, cherchent volontiers les routes écartées du Bois de Boulogne, où elles ſe ſervent mutuellement de guide pour s'égarer.

Les détours de ce Bois ſont ſi trompeur, que les meres les plus expérimentées s'y perdent quelquefois en voulant retrouver leurs filles

Du Bois de Boulogne on vient dans le Cours; c'eſt une Forêt en Galerie, où il eſt permis aux chevaux de ſe promener, & non pas aux hommes.

Dans un climat voiſin, qu'on nomme les Tuileries, on va reſpirer l'air au milieu d'un nuage de pouſſiére étouffante, qui fait qu'on n'y voit point ceux qui n'y vont que pour s'y montrer.

L'incommodité de ces promenades, c'eſt qu'on y eſt tourmenté de pluſieurs in-

ſectes ; des mouches en Eté, des couſins en Automne, & en tout temps des Nouvelliſtes.

En arrivant au bout de la grande Allée des Tuileries, mon Compagnon de voyage fut enchanté du plus agréable ſpectacle qui ſe puiſſe préſenter à la vûë, il n'y avoit que des femmes ce jour-là, & l'Allée en étoit toute couverte.

Je n'ay vû de ma vie, me dit-il en ſoûriant, une volée ſi nombreuſe ! la charmante eſpéce d'oiſeaux !

Ce ſont, lui dis-je ſur le même ton, ce ſont des oiſeaux amuſans, qui changent de plumage deux ou trois fois par jour.

Ils ſont volages d'inclination, foibles de tempérament, & forts en ramage.

Ils ne voyent le jour qu'au Soleil couchant, marchent toûjours élevées à un pied de terre, & touchent les nuës de leurs ſuperbes huppes ; en un mot, la plûpart des femmes ſont des Paons dans les promenades, quelques-unes ſont des Piagriêches dans leur domeſtique, & des colombes dans le tête à tête.

Voilà une deſcription bien hardie, me dit mon Siamois ; en bonne foy, me dit-il, ce portrait eſt-il d'aprés nature ? Eſt-ce bien-là la femme ? Oüy, ſans doute, lui répondis-je :

mais je connois des femmes qui s'élevent au-deſſus de la femme, & peut-être même au-deſſus de l'homme : A l'égard de celle-là, je n'ay que faire de les diſtinguer des autres, elles ſe diſtingueront bien d'elles-mêmes.

Rien n'eſt plus difficile à définir que les femmes : & de toutes les femmes, les pariſiennes ſont les plus indefiniſſables.

Les femmes Eſpagnoles ſont tout Eſpagnoles, les Italiennes tout Italiennes, les Allemandes tout Allemandes ; mais dans les Pariſiennes on trouve des Eſpagnoles, des Italiennes & des Allemandes.

Parmi nos Françoiſes, combien de Nations differentes?

La Nation policée des femmes du monde.

La Nation ſauvages des Provinciales.

La Nation libre des Coquettes.

La Nation indomptable des Epouſes fidéles.

La Nation docile des femmes qui trompent leur mari.

La Nation aguerrie des femmes d'intrigues.

La Nation timide..... mais il n'y en a plus gueres de celles-là.

La Nation barbare des belles-meres.

La Nation fiére des Bourgeoiſes qualifiées.

La Nation errante des viſiteuſes reguliéres.

Et tant d'autres, ſans compter la Nation ſuperſtitieuſe des coureuſes d'Horoſcope ; on devroit renfermer celles-là, & détruire la Nation des Devineresſes qui les abuſent, & qui ſous pretexte de deviner ce que font les perſonnes,

leur font faire des choſes qu'elles n'auroient jamais faites.

Je me laiſſe un peu trop emporter à mon ſujet : c'eſt une choſe étrange, qu'on ne puiſſe parler des femmes avec une juſte moderation ; on en dit toûjours trop ou trop peu: on ne parle pas aſſez des femmes vertueuſes, & l'on parle trop de celles qui ne le ſont pas.

Les hommes leur rendroient juſtice à toutes, s'ils pouvoient en parler ſans paſſion ; mais ils ne parlent gueres de celles qui leur ſont indifferentes : ils ſont prevenus pour celles qu'ils aiment, & contre celles dont ils n'ont pû ſe faire aimer.

Ils font paſſer ces dernié-res pour dereglées, parce qu'elles ſont ſages, & plus ſages qu'ils ne voudroient. Ce déchaînement des hommes devroit faire la juſtification des femmes ; mais par malheur la moitié du monde prend plaiſir à medire, & l'autre moitié à croire les mediſances.

La mediſance eſt de tout tems & de tout païs, elle eſt preſque auſſi ancienne dans le monde que la vertu.

On devroit punir plus rigoureuſement la mediſance que le larcin ; elle fait plus de tort à la ſocieté civile : & il eſt plus difficile de ſe garder d'un mediſant que d'un voleur.

On convient que l'un & l'autre ſont fort mépriſables, cependant on les eſtime quand ils excellent. Un railleur fin & délicat, fait les délices de la converſation; & tel qui s'approprie habilement le bien d'autrui, s'atire la vénération de ceux mêmes à qui il coupe la bourſe.

Et voyant le triomphe de ceux-cy, on diroit que ce n'eſt ni la médiſance, ni le vol qu'on blâme dans les autres, mais ſeulement leur mal-habileté: on les punit de n'avoir ſçû atteindre à la perfection de leur art.

Vous vous éloignez de vôtre ſujet, me dit mon Siamois, vous parlez de la mediſance.

en général, & il ne s'agiſſoit que de celle que les hommes font ordinairement du beau ſexe ; je vous y ramene, à propos de certaines Loix qui furent autrefois proposées par un Legiſlateur de Siam. Une de ces Loix permettoit aux femmes de medire des femmes ; premiérement, parce qu'il eſt impoſſible de l'empêcher ; & de plus, parce qu'en fait de galanterie, telle qui accuſe ſa voiſine, en peut être auſſi accusée, ſelon la Loy du Tallion. Mais comment voulez-vous qu'une femme ſe vange d'un homme qui aura publié qu'elle eſt galante, publiera-t-elle qu'il eſt galant ?

Je voudrois bien ſçavoir pourquoi il eſt plus honteux à un ſexe qu'à l'autre, de ſuccomber à l'amour ? Mais traitter ſerieuſement cette queſtion, ce ſeroit trop occuper l'eſprit ; amuſons le ſeulement par une penſée comique.

Les hommes ont mis leur gloire à conquerir les femmes, & les femmes ont mis la leur à ſe bien défendre : celui qui ſe fait aimer, chante victoire ; celle qui aime, ſe confeſſe vaincuë.

S'il étoit vrai que les Dames fuſſent plus foibles que nous, leurs chûtes devroient être plus pardonnables ; & voici ce que le Siamois conclut en leur faveur.

Il faut bien, dit-il aux hommes, que vous vous ſentiez plus foibles que vos femmes, puiſque vous voulez qu'elles vous pardonnent tout, lorſque vous ne leur pardonnez rien.

Il ſemble, continuë-t-il, qu'auſſi-tôt que vous avez acquis une femme par Contrat, il lui doive ſuffire d'être tout à vous, ſans qu'elle oſe vouloir que vous ſoyez tout à elle : qu'elle tyrannie aux hommes, d'avoir ainſi uſurpé le droit d'être infidéles impunément !

Ils n'ont pas tant gagné à cela qu'ils penſent, dis-je à mon Voyageur ; les maris n'ont-ils pas la meilleure part.

de la honte qu'ils ont attachée à l'infidelité de leurs femmes ? Et pour en revenir à la mediſance, peut-on medire d'une femme ſans faire tort à ſon mari ?

Puiſque la mediſance contre les femmes a des ſuites ſi dangereuſes, & qu'on ne peut l'empêcher, je voudrois au moins qu'on fût obligé de prouver clairement les fautes dont on les accuſe. Comme les preuves en pareil cas ſont difficiles, cela calmeroit les fureurs de langue de nos jeunes calomniateurs.

Ils pourroient ſe déchaîner contre celles qui ſont fardées, car on voit clairement ce qu'elles ont de trop ſur leur

viſage; mais on ne voit pas ce qui manque à leur honneur.

C'eſt cette difficulté de prouver qui fait qu'on médit ſi hardiment des plus ſages ; car dans les choſes où il eſt impoſſible de démontrer la vérité, on pretend que la vrai ſemblance ſuffiſe.

Attaquer de la langue une vertu entre deux fers, c'eſt médiſance. Publier qu'une perſonne ſage ne l'eſt pas, c'eſt calomnie. Dire qu'une laide n'eſt pas belle, ce n'eſt ni médiſance ni calomnie ; mais c'eſt un crime atroce que les Dames ne pardonnent jamais.

La plûpart ſont encore plus jalouſes de leur reputation

ſur la beauté que ſur l'honneur ; & telle qui a beſoin de toute la matinée pour perfectionner ſes charmes, ſeroit plus fâchée d'être ſurpriſe à ſa toilette, que d'être ſurpriſe avec un galant.

Cela ne m'étonne pas : la premiére vertu ſelon les femmes c'eſt de plaire ; & pour plaire aux hommes, la beauté eſt un moyen plus ſûr que la ſageſſe.

Les uns aiment dans une femme la douceur & la modeſtie ; les autres n'ont du goût que pour la vivacité & l'enjoüement : mais l'agrément & la beauté ſont de tous les goûts.

Une jeune perſonne qui

n'a d'autre patrimoine que l'eſperance de plaire, eſt bien embarraſſée quel parti prendre pour réüſſir dans le monde : eſt-elle ſimple ? on s'en dégoûte, prude, on la fuit ; coquette, on l'abandonne : pour bien faire, il faudroit qu'elle fût prude, ſimple, & coquette tout enſemble ; la ſimplicité attire, la coquetterie amuſe, & la pruderie retient.

S'il eſt difficile aux femmes de ſe maintenir avec les hommes, il leur eſt bien plus difficile encore, de ſe maintenir avec les femmes mêmes : celle qui ſe pique de vertu, s'attire l'envie ; celle qui ſe pique de galanterie, s'attire le

mépris ; mais celle qui ne ſe pique de rien, échape au mépris & à l'envie, & ſe ſauve entre deux réputations.

Ce ménagement paſſe la capacité d'une jeune fille: celles qui ſont jeunes & belles, ſont exposées à de grands perils ; pour s'en garentir elles auroient beſoin de raiſon, & par malheur la raiſon ne vient qu'aprés que la jeuneſſe, la beauté & le péril ſont paſſez. Pourquoi faut-il que la raiſon ne vienne pas auſſitôt que la beauté, puiſque l'une eſt fait pour défendre l'autre ?

Il ne dépend pas d'une fille d'être belle ; le ſeul trait de beauté qu'elles pourroient

toutes avoir & qu'elles n'on pas toujours, c'eſt la pudeur; & de tous les traits de beauté, c'eſt le plus facile à perdre.

Celle qui n'a point encore aimé eſt ſi honteuſe de ſa prémiére foibleſſe, qu'elle voudroit ſe la cacher à elle-même, pour la ſeconde, elle ſe contente de la cacher aux autres: mais pour la troiſiéme elle ne ſe ſoucie plus de la cacher à perſonne.

Quand la pudeur eſt une fois perduë, elle ne revient pas plus que la jeuneſſe.

Celles qui ont perdu la pudeur, s'en font une affectée, qui s'effarouche bien plus aiſément que la naturelle: j'en connois qui s'allament au

moindre mot équivoque, & qui marquent trop de crainte des choſes qu'elles ne devroient point ſçavoir.

Une fille de ce caractere étoit dans une aſſemblée avec ſa cadette qui ſortoit d'un Convent, quelqu'un conta une avanture galante; mais il la conta en termes ſi obſcurs, qu'une fille ſans experience n'y pouvoit rien comprendre; plus le recit étoit obſcur, & plus cette cadette étoit attentive, & elle marquoit naïvement ſa curioſité; l'aînée voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur que ſa cadette, s'écria: Hé, fi, ma ſœur, pouvez-vous entendre ſans rougir ce que ces Meſſieurs diſent.

Helas ! répondit naïvement la cadette, je ne ſçai pas encore quant il faut rougir.

Cette heureuſe ignorance eſt toute opposée à l'habileté de ces Heroïnes de politique, qui conſervent une eſpece d'ordre dans le deſordre même.

Tout eſt reglé chez une femme qui ſçait ſon monde ; celui qui perd ſon argent par complaiſance, cede la place à celui qui prête ſon caroſſe pour la promenade ; le jeune heritier commence où la dupe ruïnée a fini ; tel qui paye la collation, eſt relevé par un autre qui la mange : Et quand l'Officier entre par la

porte, il faut que le Marchand ſorte par la fenêtre.

Cette regularité des coquettes n'empêche pas que les femmes de bien ne les mépriſent, & ce mépris n'empêche pas qu'elles ne les imitent ; n'apprennent-elles pas d'elles le bon air, le ſçavoir vivre, & les manieres galantes ; elles parlent, s'habillent & s'ajuſtent comme elles ; il faut bien ſuivre le torrent : ce ſont les coquettes qui inventent les modes & les mots nouveaux ; tout ſe fait par elles & pour elles : cependant avec tous ces avantages, il y a une grande difference entre les unes & les autres ; la reputation des femmes de bien

bien eſt plus ſolide, celle des coquettes eſt plus étenduë.

Je m'apperçois que je m'arrête trop dans cet endroit de mon voyage, on s'amuſe toûjours plus qu'on ne veut avec les femmes, puiſque nous y ſommes, faiſons voir à nôtre Siamois le païs de la Galanterie, dont elles ſont tout l'ornement.

LA GALANTERIE.

Entrons dans ce charmant païs, & voyons d'abord..... mais qu'y peut-on voir ? La Galanterie autrefois ſi cultivée, ſi floriſſante, frequentée par tant d'honnêtes gens, eſt maintenant en fri-

che, abondonnée : quel déſert ! helas ! je n'y reconnois plus rien.

Suivons donc l'uſage nouveau ; ſans nous amuſer à la Galanterie, paſſons tout d'un coup au Mariage.

AMUSEMENT SEPTIE'ME.

LE MARIAGE.

IL eſt bien difficile de parler du Mariage d'une maniére qui plaiſe à tout le monde. Ceux qui n'y prennent nul interêt, ſeront ravis que j'en faſſe une deſcription comique. Maudit ſoit le plaiſant, dira ce mari ſerieux; s'il étoit à ma place, il n'auroit pas envie de rire. Si je moraliſe triſtement ſur les inconveniens du Mariage, ceux qui ont envie de ſe marier,

ſe plaindront que je veux les dégoûter d'un état ſi charmant. Sur quel ton le prendrai-je donc ? j'y ſuis fort embarraſſé.

Un certain Peintre faiſoit un Tableau de l'Himen pour un jeune Amant : je veux qu'il ſoit accompagné de toutes les graces, lui diſoit cet Amant paſſionné. Souvenez-vous ſur tout que l'Himen doit être plus beau qu'Adonis : Il faut lui mettre en main un flambeau plus brillant encore que celui de l'Amour. Enfin, faites un effort d'imagination ; je vous payerai vôtre Tableau à proportion que le ſujet en ſera gracieux. Le Peintre qui con-

noiſſoit ſa liberalité, n'oublia rien pour le ſatisfaire, & lui apporta le Tableau la veille de ſes nôces. Nôtre jeune Amant n'en fut point ſatis-fait : il manque, dit-il, à cette figure certain air gay, certains agrémens, certains charmes ; enfin ce n'eſt point là l'idée que j'ay de l'Himen : vous l'avez fait d'une beauté mediocre, vous ne ſerez que mediocrément récompenſé.

Le Peintre qui avoit autant de préſence d'eſprit que de génie pour la peinture, prit ſon parti dans le moment.

Vous avez raiſon, lui dit-il, de n'être pas content de la beauté de mon Tableau, il

n'eſt pas encore ſec ; ce viſage eſt embu ; & pour vous parler franchement, j'employe mes couleurs de maniére que ma peinture ne paroît rien dans les premiers jours; je vous rapporterai ce Tableau dans quelque mois, & pour lors vous me le payerez ſelon ſa beauté : je ſuis ſûr qu'il vous paroîtra tout autre. Adieu, Monſieur, je ne ſuis pas preſſé d'argent.

Ce Peintre remporta ſon ouvrage: nôtre jeune Amant ſe maria le lendemain ; & quelques mois s'écoulérent ſans que le Peintre parût. Enfin, il reporta le Tableau: nôtre jeune mari fut ſurpris en le voyant ; vous me l'a-

viez bien promis, lui dit-il, que le tems embelliroit vôtre peinture ; quelle difference ! je ne la reconnois plus ! j'admire l'effet du tems ſur les couleurs, & j'admire encore plus vôtre habileté ; cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que ce viſage eſt un peu trop gai, ces yeux un peu trop vifs, car enfin les feux de l'Himen doivent paroître moins brillans que ceux de l'Amour ; ce ſont des feux ſolides que les feux de l'Himen. D'ailleurs, l'attitude de vôtre figure eſt un peu trop enjoüée, un peu trop libre, & vous lui avez donné un certain air de badinage qui ne cara-

éteriſe pas tout à fait . . . . ce n'eſt pas là l'Himen enfin. Fort bien Monſieur, lui dit le Peintre, ce que j'avois prévû eſt arrivé ; l'Himen eſt à preſent moins beau dans vôtre idée que dans mon Tableau, c'étoit tout le contraire il y a trois mois, ce n'eſt point ma peinture qui a changé, c'eſt vôtre idée ; vous étiez Amant pour lors, vous êtes mari maintenant.

Je vous entens, interrompit le mari ; briſons là-deſſus: vôtre Tableau eſt agreable au delà de mon imagination, il eſt juſte que le payement ſoit au delà de la vôtre : voilà une bourſe qui contient le double de ce que vous pou-

vez esperer. Tenez, Monsieur, laissez-moy le Tableau. Non, Monsieur, répliqua le Peintre, non, je ne vous le laisseray point, je vous en veux donner un autre qui plaise aux Amans & aux Maris, & ce sera le chef-d'œuvre de la Peinture. En effet, le Peintre fit un autre Tableau, où il se servit avec tant d'art, de certaines regles d'optique & de perspective, que le portrait de l'Himen paroissoit charmant à ceux qui le regardoient de loin; mais de prés ce n'étoit puls cela: il le fit placer au bout d'une agreable Galerie, sur une espece d'estrade & pour monter sur cette

eſtrade, il faloit paſſer un pas fort gliſſant ; en deça c'étoit le charmant point de vûë ; mais ſi-tôt qu'on avoit paſſé le pas, adieu les charmes.

Si vous comprenez la difficulté qu'il y a de peindre le Mariage au goût de tout le monde, ſuſpendez ici vôtre critique ; je vais vous preſenter mon Tableau, choiſiſſez le point de vûë qui vous convient.

Pour rentrer dans nôtre ſtile de voyage, je vous dirai d'abord que le Mariage eſt un païs qui peuple les autres ; la Bourgeoiſie y eſt plus fertille que la Nobleſſe, c'eſt peut-être que les grands Sei-

gneurs ſe plaiſent moins chez eux que chez leurs voiſins. Le Mariage a la proprieté de faire changer d'humeur ceux qui s'y établiſſent, il fait ſouvent d'un homme enjoüé un ſtupide, & d'un galant un bouru ; quelquefois auſſi d'un ſtupide & d'un bouru, une femme d'eſprit fait preſque un galant homme.

On ſe marie par differens motifs ; les uns par paſſion, les autres par raiſon ; celui-ci ſans ſçavoir ce qu'il fait, & celui-là ne ſçachant plus que faire.

Il y a des hommes ſi accablez de quiétude & d'indolence, qu'ils ſe marient

ſeulement pour ſe deſennuyer : D'abord le choix d'une femmes les occupe : enſuite les viſites, les entrevûës, les feſtins, les cérémonies; mais aprés la derniére cérémonie, l'ennuy les reprend plus que jamais.

Combien voyons- nous de maris & de femmes qui dés la ſeconde année de leur communauté, n'ont plus rien de commun que le nom, la qualité, la mauvaiſe humeur, & la miſére ?

Je ne m'étonne pas qu'il y ait tant de mauvais ménages, puis qu'on ſe marie tout à ſa tête, ou tout à celle des autres.

Tel qui ſe marie à ſa tête,

ne voyant pas dans une femme ce que tout le monde y voit, eſt en danger d'y voir dans la ſuite beaucoup plus que les autres n'y ont vû.

Tel autre qui n'a pas la force de ſe déterminer par lui-même, s'en rapporte à la marieuſe de ſon quartier, qui ſçait à point nommé le taux des établiſſemens, & le prix courant des filles à marier. Ces connoiſſeuſes ont le talent d'aſſortir les conditions, les biens, les familles, tout enfin, hors les humeurs & les inclinations dont elles ne ſe mettent point en peine.

Avec l'entremiſe de ces femmes d'affaire, on fait

un mariage comme une emplette, on marchande, on ſurfait, on méſoffre, enfin on eſt pris au mot.

D'autres qui n'ont pas le loiſir de marchander, vont lever une riche veuve chez un Notaire, comme on leve une Charge aux Parties caſuelles.

Ce n'eſt pas tout-à-fait la faute de l'entremeteuſe ſi l'on eſt trompé en femme, elles vous donnent un memoire; on n'examine que les articles de la famille & du bien, on laiſſe à côté la femme, qu'on ne retrouve que trop dans la ſuite.

Aprés tout ce que je viens de dire, je ne crains point d'avancer que ceux qui ſe-

marient peuvent être heureux.

Mais ce n'eſt point ſe marier, c'eſt negocier, que de prendre une femme pour ſon bien.

Ce n'eſt point ſe marier, c'eſt ſe contenter, que de prendre une femme pour ſa beauté.

Ce n'eſt point ſe marier, c'eſt radoter à certain âge, que de prendre une jeune femme pour avoir de la ſocieté.

Qu'eſt-ce donc que ſe marier ? C'eſt choiſir avec diſcernement, à loiſir, par inclination & ſans interêt, une femme qui vous choiſiſſe de même.

Le païs du Mariage a cela

de particulier, que les étrangers ont envie de l'habiter, & les habitans naturels voudroient en être exilez.

On peut être exilé du Mariage par la ſeparation ; mais il n'y a de veritable ſortie que celle du veuvage.

Quoique le veuvage ſuppoſe la mort de l'un des deux époux, il me paroît moins à craindre que la ſeparation.

Les ſeparez ſont des animaux ſauvages, incapables des plus beaux nœuds de la ſocieté.

Dans les cauſes ordinaires de ſeparation, on donne le tort à la femme ; mais ſouvent le mari eſt cauſe que la femme a tort, & il a lui-même le tort d'avoir appris

au public que ſa femme avoit tort.

On doit s'attendre que je vais parler ici du veuvage, c'eſt un grand ſujet & tres-fertile; mais il eſt trop difficile à traiter.

Comment parler des veuves? Si je ne les dépeins qu'à demi fachées de la mort d'un mari, je bleſſeray la bienſéance: ſi j'exagére leur affliction, je bleſſeray la verité.

Quoy qu'en puiſſent dire les mauvais plaiſants, il n'y a point de veuvage ſans triſteſſe: N'eſt-ce pas toûjours un état fort triſte, d'être obligé de feindre une triſteſſe continuelle? Le

triſte rôle à joüer que celui d'une veuve qui ne veut point faire parler d'elle !

Il y a des veuves à qui les ſanglots & les larmes ne coûtent rien ; j'en ay connu une au contraire, qui faiſoit de bonne foy tout ſon poſſible pour s'affliger ; mais la nature lui avoit refusé le don des larmes ; cependant elle vouloit faire pitié aux parens de ſon mari, ſes affaires dépendoient d'eux.

Un jour ſon Beaufrere qui étoit fort affligé, lui reprochoit qu'elle n'avoit pas versé une larme ? helas ! lui répondit la veuve, mon pauvre eſprit a été ſi accablé de ce coup imprévû, que j'en ſuis devenuë comme inſenſible ;

les grandes douleurs ne ſe font point ſentir d'abord, mais dans la ſuite je ſuis ſure que j'en mourrai.

Je ſçai, lui repliqua le Beaufrere, que les douleurs trop grandes ne ſe font point ſentir d'abord, je ſçai encore que les douleurs violentes ne durent gueres : ainſi Madame, vous ſerez toute étonnée que la douleur de vôtre veuvage ſera paſſée avant que vous l'ayez ſentie.

Une autre veuve ſe deſeſperoit, & ce n'étoit pas ſans ſujet ; elle avoit perdu en même jour le meilleur mari, & la plus jolie petite chienne de Paris.

Ce double veuvage l'avoit reduite en un état qui faiſoit

craindre pour ſa vie. On n'oſoit lui parler de boire ni de manger ; on n'oſoit pas même la conſoler. Il eſt dangereux d'obſtiner la douleur d'une femme, il vaut mieux laiſſer agir le temps & l'inconſtance. Cependant pour accoûtumer petit à petit la veuve à ſupporter l'idée des ſes pertes, une bonne amie lui parla d'abord de ſa petite chienne ; au ſeul nom de Babichonne, ce fut des hurlemens, des tranſports, elle s'évanoüit enfin : que j'ay bien fait, s'écria la prudente amie, de ne point parler du mari, elle ſeroit morte tout-à-fait ?

Le lendemain, le nom de Babichonne fit couler des larmes avec tant d'abondance, qu'on eſpera que la ſource en tariroit bien-tôt, & l'amie zélée crut qu'elle pouvoit hazarder le nom du mari.

Helas! lui dit-elle, ſi le ſeul nom de Babichonne vous afflige tant, que ſeroit-ce donc ſi on vous parloit de vôtre mari? mais je n'ay garde : la pauvre Babichonne ! vous n'en retrouverez jamais une ſemblable ; cependant elle eſt bien-heureuſe d'être morte, car vous ne l'auriez plus aimée : peut-on aimer quelque choſe aprés avoir perdu un mari ?

C'eſt ainſi que cette amie habile mêloit adroitement l'idée du mari avec celle de Babichonne ; ſçachant bien que quelquefois deux ſorte de douleurs ſe detruiſét l'une l'autre en faiſant diverſion. Elle remarqua qu'au nom de Babichonne les pleurs redoubloient, & qu'elles s'arrétoient tout court au nom du mari ; c'étoit : ſans doute, le ſaiſiſſement : on ſçait que les pleurs ne ſont que pour les douleurs médiocres. Quoy qu'il en ſoit, la pauvre affligée paſſa pluſieurs jours & pluſieurs nuits dans cette alternative de pleurs & de ſaiſiſſemens.

Enfin, la bonne amie fit chercher une petite chien-

ne, & en trouva une plus jolie que la défunte: elle la préſenta ; mais la veuve ne l'accepta qu'en pleurant : heureuſement la nouvelle chienne ſe fit tant aimer en huit jours, qu'on ne plura plus Bichonne ; & voicy la conſequence que l'amie en tira.

Si une chienne nouvelle a fait ceſſer les pleurs, peut-être qu'un mary nouveau fera ceſſer les ſaiſiſſemens ; mais helas ! l'un ne fut pas ſi facile que l'autre ; la nouvelle chienne s'étoit fait aimer en huit jours, & il fallut plus de trois mois pour faire conſentir la veuve à ſe remarier.

Quoique je me ſois donné

plein pouvoir de quitter mon Voyageur Siamois tant qu'il me plairoit, je ne veux pas le perdre de vûë ; j'ay beſoin qu'il autoriſe certaines idées creuſes qui me ſont venuës à propos de la Faculté & de l'Univerſité. Ce ſont deux païs où les idées ſimples & naturelles ne ſont pas les mieux reçûës ; il faut qu'un Voyageur parle, s'il ſe peut, la langue des païs par où il paſſe ; je vais donc guinder mon ſtile & figurer mes expreſſions, pour être plus intelligible aux Docteurs.

AMUSEMENT HUITIE'ME.

L'UNIVERSITE'

DAns le païs Latin tout eſt obſcur ; les habitations, les vétemens, le langage, & les raiſonnemens mêmes.

La nobleſſe ni la bravoure ne ſervent de rien pour parvenir aux dignitez de la République des Lettres : ce ſont les plus ſçavans, & ſouvent les plus opiniâtres, qui uſurpent la domination. Là chaque Maiſon eſt un Ro-

yaume, ou plûtôt un Empire, où chaque Souverain a ſon Scéptre, ſa Juſtice, ſes Loix & ſes Armes : & tel d'entre-eux eſt ſi puiſſant qu'il gouverne quatre Nations dans un ſeul College.

Il y a long-tems qu'on travaille à défricher le païs de la ſcience ; cependant il n'y paroît gueres : la ſeule-choſe qu'on y explique nettement, c'eſt qu'un & un font deux ; & ce qui fait que cela eſt ſi clair, c'eſt qu'on le ſçavoit avant que d'en avoir fait une ſcience.

Quoi qu'il en ſoit, la Geometrie eſt d'un grand uſage : elle ſert entre autres choſes à éprouver l'eſ

prit, comme le creuſet ſert à éprouver l'or : Les bons eſprits s'y rafinent, les eſprits faux s'y évaporent.

Les Geometres travaillent ſur un terrain ſi ſolide, qu'aprés avoir bien posé la premiere pierre, ils élevent ſans crainte leurs bâtimens juſqu'aux cieux.

Sur un terrain bien different, les Philoſophes bâtiſſent des édifices ſuperbes qu'on appelle Siſtêmes : ils commencent par les fonder en l'air ; & quand ils croyent être parvenus au ſolide, le bâtiment s'évanouït, & l'Architecte tombe des nuës.

Le païs des Siſtêmes eſt

fort amuſant ; entr'autres ſingularitez on y voit une populace d'éguilles s'aſſembler autour d'une pierre noire, de grands hommes courir aprés les petits corps ; on y péſe l'air, on y meſure la chaleur, le froid, la ſéchereſſe & l'humidité ; grandes découvertes pour l'utilité de l'homme ; ſans étudier, il n'a qu'à jetter les yeux ſur un petit tuyau de verre, pour connoître s'il a chaud, s'il pleut, ou s'il fait beau tems.

Attiré par ces belles connoiſſances, on cherche des guides pour avancer dans la Philoſophie : on apperçoit un ancien Grec, qui depuis

deux mille ans eſt maître d'un chemin creux & obſcur : d'autre part, on voit un jeune téméraire qui a oſé frayer un chemin tout oppoſé. Celui cy eſt ſi artiſtement applany, qu'on y marche plus à ſon aiſe, & qu'on croit même y voir plus clair que dans l'autre : ces deux guides ſe tuënt de crier, c'eſt icy, c'eſt icy, l'unique route qu'il faut tenir pour découvrir tous les ſecrets de la Nature : ſi l'on me demande lequel des deux a raiſon, je dirai que l'un a pour lui la raiſon de l'ancienneté, & l'autre la raiſon de la nouveauté & en cas d'opinion, ces deux raiſons ;

entraînent plus de ſçavans que la raiſon même.

Celui qui entreprend le voyage de la Philoſophie, voudroit bien ſuivre ces deux guides tout à la fois ; mais il n'oſe s'engager dans des chemins où l'on ne parle que d'accidens & de privation. Il ſe ſent tout à coup ſaiſi du froid, du chaud, du ſec & de l'humide, penetré par la matiere ſubtile, environné de tourbillons, & ſi épouvanté par l'horreur du vuide, qu'il recule au lieu d'avancer.

On ſe doit conſoler de ne point avancer dans ce païs ; car ceux qui n'y ont jamais été, en ſçavent preſ-

que autant que ceux qui en reviennent.

Avant que de faire paſſer mon Voyageur, de l'Univerſité à la Faculté, il eſt bon de lui faire remarquer que.

Dans le païs de la ſcience, on s'égare.

Dans le Palais, on ſe perd.

Dans les promenades, on ſe retrouve.

Et on ne ſe cherche plus dans le Mariage.

On avance peu à la Cour.

On va loin avec les femmes.

Et on ne revient guere du Royaume de la Faculté.

AMUSEMENT NEUVIE'ME.

LA FACULTE'.

LE païs de la Faculté eſt ſitué ſur le paſſage de ce monde à l'autre.

C'eſt un païs climaterique; où l'on nous fait reſpirer un air rafraîchiſſant, tres-ennemi de la chaleur naturelle.

Ceux qui voyagent dans cette contrée, dépenſent beaucoup, & meurét de faim.

La langue y eſt fort ſçavante, & ceux qui la parlent ſont tres-ignorans.

On apprend ordinairement les Langues pour pouvoir exprimer nettement ce qu'on ſçait ; mais il ſemble que les Medecins n'apprennent leur jargon que pour embroüiller ce qu'ils ne ſçavent point.

Que je plains un malade de bon ſens ! Il faut qu'il ait à combattre tout à la fois les argumens du Medecin, la maladie, les remedes, & l'inanition. Un de mes amis, à qui tout cela enſemble avoit causé un tranſport au cerveau, eut une viſion fievreuſe qui lui ſauva la vie : il crut voir la fiévre ſous la figure d'un monſtre ardent, qui pourſuivoit à

pas continus & redoublez un malade, qu'un conducteur vint prendre par le poinet pour le faire ſauver à travers d'un fleuve de ſang : ce pauvre malade n'eut pas la force de le traverſer, & ſe noya. Le conducteur ſe fit payer, & courut à un autre malade entraîné par un torrent d'eau de poulet & d'émulſion. Mon ami profita de cette viſion, congedia ſon Medecin, & cela lui fit du bien, car rien ne l'empêcha plus de guerir tout ſeul.

L'abſence des Medecins eſt un ſouverain remede pour celui qui n'a point recours au Charlatan.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait

des Charlatans de bonne foy : Cet Etranger, par exemple, eſt fort ſincére ; il débite de l'eau de Fontaine à trente ſols la bouteille : il dit qu'il y a dans ſon eau une vertu occulte qui guérit dés plus grands maux ; il en jure, & jure vrai, puiſque cette eau le guérit lui-même de la pauvreté qui renferme les plus grands maux.

A Paris il en eſt des Medecins comme des Almanacs, les plus nouveaux ſont les plus conſultez : mais auſſi leur régne, comme celui des Almanacs, finit avec l'anneé courante.

Quand un malade laiſſe tout faire à la nature, il haſarde

beaucoup ; quand il laiſſe tout faire aux Medecins, il haſarde beaucoup auſſi: mais haſard pour haſard, j'aimerois mieux me confier à la nature, car au moins on eſt ſûr qu'elle agit de bonne foy, comme elle peut, & qu'elle ne trouve pas ſon compte à faire durer les maladies.

Il y a quelque rapport entre les Medecins & les Intendans: Les Intendans ruïnent les maiſons les mieux établies, & les Medecins ruïnent les corps les mieux conſtituez: Les maiſons ruïnées enrichiſſent les Intendans, & les corps ruïnez enrichiſſent les Medecins.

On devroit obliger tous les

Medecins à ſe marier : N'eſt-ce pas une juſtice qu'ils rendent à l'Etat quelques hommes pour ceux qu'ils lui enlevent à toute heure ?

Je pardonne à ceux qui ſont à l'extremité de leur vie, de s'abandonner aux Medecins ; & à ceux qui ſont à l'extremité de leur bien, de s'abandonner au jeu.

AMUSEMENT DIXIE'ME.

LE JEU.

LE Jeu eſt une eſpece de ſucceſſion ouverte à tout le monde; j'y vis l'autre jour deux Gaſcons, heriter d'un Pariſien, qui ne ſe ſeroit jamais avisé de les mettre ſur ſon Teſtament.

Le Lanſquenet eſt une eſpece de Republique mal policée, où tout le monde devient égal? plus de ſubordination : le dernier de tous les hommes, l'argent à la

main, vient prendre un deſſus d'un Duc & Pair, le rang que ſa carte lui donne.

On bannit de ces lieux privilegiez, non ſeulement la ſubordination & le reſpect, mais encore toutes ſortes d'égards, de compaſſion & d'humanité; les cœurs y ſont tellement durs & impitoyables, que ce qui fait la douleur de l'un y fait la joye de l'autre.

Les Grecs s'aſſembloient pour voir combattre des Athletes, c'eſt à dire pour voir des hommes s'entretuer: ils appelloient cela des Jeux; quelle barbarie! mais ſommes-nous moins barbares, nous qui appellons un jeu

l'aſſemblée du Lanſquenet, ou pour uſer de l'expreſſion des Joüeurs mêmes, on ne va que pour s'égorger l'un l'autre.

Un jour mon Voyageur entra inopinément dans un Lanſquenet ; il fut bizarement frapé de ce ſpectacle : mettez-vous à la place d'un Siamois ſuperſticieux, & qui n'a aucune connoiſſance de nos maniéres de joüer, vous conviendrez que ſon idée, toute abſtraite & toute viſionnaire quelle paroiſſe, a pourtant quelque rapport à la verité : Voicy les propres termes d'une lettre qu'il en écrivit.

FRAGMENT D'UNE LETTRE *SIAMOISE.*

LEs François diſent qu'ils n'adorent qu'un ſeul Dieu, je n'en crois rien; car outre les Divinitez vivantes auſquelles on les voit offrir des vœux, ils en ont encore pluſieurs autres inanimées, auſquelles ils ſacrifient, comme je l'ai remarqué dans une de leurs aſſemblées où je ſuis entré par hazard.

On y voit un grand autel

en rond, orné d'un tapis verd, éclairé dans le milieu, & entouré de pluſieurs perſonnes aſſiſes comme nous le ſommes dans nos ſacrifices domeſtiques.

Dans le moment que j'y entrai, l'un d'eux qui apparemment étoit le Sacrificateur, étendit ſur l'autel les feüillets détachez d'un petit Livre qu'il tenoit à la main: ſur ces feüillets étoient repreſentées quelques figures? ces figures étoient fort mal peintes : cependant ce devoit être les images de quelques Divinitez ? car à meſure qu'on les diſtribuoit à la ronde, chacun des aſſiſtans y mettoit une offrande cha-

cun ſelon ſa devotion. J'obſervai que ces offrandes étoient bien plus conſiderables que celles qu'ils font dans leurs Temples particuliers.

Aprés la ceremonie dont je vous ai parlé, le Sacrificateur pörte ſa main en tremblant ſur le reſte de ce Livre; & demeure quelque tems ſaiſi de crainte & ſans action; tous les autres attentifs à ce qu'il va faire, ſont en ſuſpens, & immobiles comme lui. Enſuite, à chaque feuïllet qu'il retourne, ces aſſiſtans immobiles ſont tour à tour agitez différemment, ſelon l'eſprit qui s'empare d'eux; l'un louë le Ciel en joignant les

mains, l'autre regarde fixement ſon image en grinçant les dents, l'autre mord ſes doigts & frappe des pieds contre terre; tous enfin font des poſtures & des contorſions ſi extraordinaires, qu'ils ne ſemblent plus être des hommes. Mais à peine le Sacrificateur a t'il retourné certain feuillet, qu'il entre lui même en fureur, déchire le Livre & le devore de rage, renverſe l'autel, & maudit le ſacrifice: on n'entend plus que plaintes, que gemiſſemens, cris & imprecations: à les voir ſi tranſportez & ſi furieux, je jugeai que le Dieu qu'ils adorent, eſt un Dieu jaloux, qui pour les punir de ce

qu'ils ſacrifient à d'autres, leur envoye à chacun un mauvais Demon pour les poſſeder.

Voilà le jugement que peut faire un Siamois ſur les emportemens des Joüeurs : que n'auroit-il point penſés s'il ſe fut rencontré là des Joüeuſes.

Non, jamais l'amour n'a causé tant de deſordre parmi les femmes, que la fureur du jeu. Comment peuvent elles s'abandonner à une paſſion, qui altere leur eſprit, leur ſanté, leur beauté, qui altere ..... que ſçai-je moi : mais ce tableau ne leur eſt point avantageux, tirons le rideau deſſus.

Je ne ſçai pourquoi les lieux publics où l'on joüe ont

uſurpé le beau nom d'Academie, ſi ce n'eſt qu'on y apprend quelque-fois aux dépens de tout ſon bien, à gagner ſubtilement celui des autres.

On trouve dans Paris quantité d'Academies, qui ont toutes des vûës differentes dans leur établiſſement.

Academie de Muſique, pour exiter les paſſions.

Academie de Philoſophes, pour les calmer.

Academie pour obſerver le cours des Aſtres.

Academie pour regler le cours des mots.

Academie d'Eloquence & de Peinture, qui apprend à immortaliſer les hommes.

Academie d'armes, qui enſeigne à les tuër.

Il y a outre cela quantité d'Academies Bachiques, où les bons gourmets & les fins côteaux enſeignent l'art de boire & de manger ; art qui s'eſt beaucoup perfectionné depuis peu. Ce ſont de riches particuliers qui tiennent ces Academies pour leur plaiſir, car on ne va plus guere dans celles qui ſont publiques, parce qu'on a remarqué que pluſieurs jeunes gens, pour y avoir vécu delicieuſement

quelques

quelques années, ſe ſont mis en état de mourir de faim le reſte de leur vie.

Si le païs des Traiteurs eſt déſert celuy des Caffez en récompenſe eſt fort peuplé.

Chaque Caffé eſt un Palais illuminé ; à l'entrée duquel paroît une Armide ou deux qui vous charment d'abord, pour vous attirer dans des enfoncemens à perte de vuë.

Là pluſieurs Chevaliers errans viennent ſe placer à une même table ſans ſe connoître ; à peine ſe regardent ils, lors qu'on leur apporte une certaine liqueur noire, qui a la vertu de les faire par-

ler enſemble ; & c'eſt alors qu'ils ſe racontent leurs avantures : aux charmes du Caffé, on joint la fenoüillette, qui acheve d'enchanter les Chevaliers : Par la force de cet enchantement, l'un eſt forcé de s'abandonner au ſommeil, l'autre s'attendrit pour Armide, & l'autre comme un Roland furieux va ſignaler ſa valeur en courant les ruës.

Diſons un mot du riche païs des Bourdonois ; c'eſt là que le luxe vous conduit dans des Perou en magazin ; où les lingots d'or & d'argent ſe meſurent à l'aune ; & telle femme aprés y ayoir voyagé avec quelque Etran-

ger libéral, porte ſur elle plus que ſon marine gagne, & traîne à ſa queuë tout le bien d'un créancier.

D'un côté tout oppoſé, le bon marché vous méne dans une contrée où le haſard vous habille ; là quantité d'importuns officieux appellent le paſſant, l'arrêtent, le tiraillent, & luy déchirent un habit neuf pour l'accommoder d'un vieux.

Dans un païs voiſin, on voit un grand jardin pavé, ouvert indifféremment à tout le monde ; on y voit en Hyver comme en Eté ; des fleurs & des fruits en même temps ; tous les jours on les cüeille, & toutes les nuits il

en revient de nouveaux.

Autour de ce jardin, s'arrangent quantité de Nimphes, qui habitent chacune dans leur tonneau ? non ſeulement elles ont cela de commun avec Diogénes, mais ainſi que ce Philoſophe elles diſent librement au prémier venu tout ce qui leur vient en penſée.

Je n'aurois jamais fait ſi j'entreprenois de parcourir tous les païs qui ſont renfermez dans Paris ; la Robe, l'Epée, la Finance, chaque état enfin y fait comme un païs à part, qui a ſes mœurs & ſon jargon particulier.

Vous y voyez le païs fertile du Négoce.

Le païs ingrat de la Pierre Philoſophale.

Le païs froid des Nouvelliſtes.

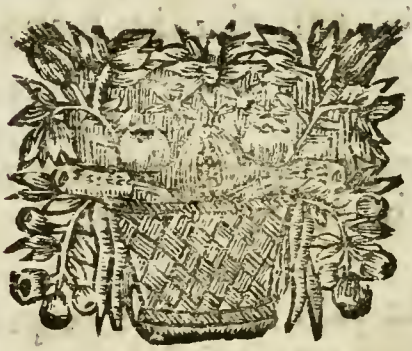
Le païs chaud des Diſputeurs.

Le pais plat des mauvais Poëtes.

Le païs déſert des femmes de bien.

Le païs battu des coquettes ; & une infinité d'autres, ſans compter les païs perdus habitez par pluſieurs perſonnes égarées, qui ne cher-

chent qu'a égarer les autres: elles ſont d'un facile accés & d'un dangéreux commerce ; quelques-unes ont le ſecret de plaire ſans ménagement, & d'aimer même ſans amour.



AMUSEMENT ONZIE'ME.

LE CERCLE Bourgeois.

C'Est promener trop long-tems mon Voyageur, de païs en païs, épargnons-luy la fatigue de courir le reste du monde.

Pour en connoître tous les différens caractéres, il luy suffira de fréquenter certaines assemblées nombreuses on l'on voit tout Paris en racourcy. Ces assemblées

ſont des eſpéces de Cercles bourgeois, qui ſe forment à l'imitation du Cercle de la Cour. Diſons un mot de celui-ci, avant que de parler de l'autre.

Le Cercle eſt une aſſemblée grave & mal aſſiſe ſur de petits Tabourets arrangez en rond; là toutes les femmes parlent, & pas une n'écoute; là on raiſonne ſur rien, on décide de tout, & les converſations les plus diverſifiées ſont des Rondeaux, dont la chute eſt toujours ou fine médiſance, ou flaterie groſſiére.

Le Cercle Bourgeois eſt une aſſemblée familiére, un conſeil libre, où les afaires

du prochain ſe jugent ſouverainement ſans entendre les Parties.

Ces Tribunaux connoiſſent également des matiéres ſublimes & des populaires ; tout eſt de leur reſſort ; là le caprice préſide, & c'eſt là proprement qu'on trouve autant d'opinions différentes qu'il y a de têtes : le même Juge y eſt tantôt ſévére, & tantôt indulgent, tantôt grave, tantôt badin ; & on en uſe là comme j'ay fait dans mes Amuſemens ; l'on y paſſe en un inſtant du ſerieux au comique, du grand au petit, & quelque fois une réflexion ſubite ſur la coëffure d'une femme, em-

pêche la déciſion d'un point de morale qui étoit ſur le tapis.

On y prononce vingt Arreſts tout à la fois ; les hommes y opinent quand ils peuvent, & les femmes tant qu'elles veulent ; elles y ont deux voix pour une.

La liberté qui régne dans le Cercle Bourgeois, donne lieu à toutes ſortes de perſonnes de s'y faire connoître, & d'y connoître les autres ; là chacun parle ſelon ſes vuës, ſes inclinations & ſon génie.

Les jeunes gens diſent ce qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait, & les ſots ce qu'ils ont envie de faire.

L'ambiteux parle contre la pareſſe, le pareſſeux contre l'ambition.

Le négociant déteſte la guerre, & le guerrier maudit la paix.

Le ſçavant mépriſe le riche en ſouhaitant des richeſſes ; le riche mépriſe tout net la ſcience & les ſçavans.

Les gens raiſonnables blâment l'amour ; & les amans ſe revoltent contre la raiſon.

Ceux qui ne ſont point mariez, condamnent les ma-

ris jaloux ; & ceux qui le ſont le juſtifient.

Un jeune étourdi plein de vigueur & de ſanté, témoignoit par ſes diſcours ; qu'il ſe croyoit immortel, & qu'il craignoit que ſon pere ne le fut auſſi. Un vieillard choqué de cette idée, entreprit le jeune homme : Apprenez, luy dit-il d'un ton ſévére, que tout âge eſt égal pour la durée de la vie ; un homme de quatre-vingt ans, eſt encore aſſez jeune pour vivre ; & un enfant de quatre jours eſt déja aſſez vieux pour mourir.

Je comprens repliqua l'étourdi, que vous êtes aſſez

jeune pour vivre aujourd'huy, & aſſez vieux pour mourir demain.

Ceux que vous venez d'entendre n'ont eu qu'à parler pour faire paroître ce qu'ils étoient : d'autres dans leurs diſcours & dans leurs maniéres paroiſſent tout le contraire de ce qu'ils ſont.

Vous admirez la vivacité d'un Provençal, qui brille par ſes ſaillies d'eſprit ; ne vous y laiſſez pas tromper ; ce ſont des ſaillies de mémoire, l'imagination n'y a guére de part.

Un tel ſe pique à bon droit de bel eſprit ; c'eſt un aigle dans les ſciences ; en affaires, c'eſt un étourneau ; & ce

bœuf qui rumine dans la converſation, eſt un furet dans les Finances.

Apercevez-vous cette figure inanimée, cet indolent qui s'étale dans un fauteüil, il ne prend aucune part à tout ce qui ſe dit en ſa préſence; vous concluez de là, que de plus grandes affaires l'ocupent, que ſa tête en eſt pleine: rien n'eſt plus vuide; cet homme eſt également incapable de s'appliquer & de ſe réjoüir; il s'endort au jeu, il bâille aux Comédies les plus divertiſſantes; il a une Charge conſidérable, il a une belle femme, & n'eſt pas plus occupé de l'une que de l'autre.

Bélise entre dans l'assemblée : vous en jugez mal, parce qu'elle est trop enjoüée, & trop libre en paroles: cependant, c'est une Lucréce dans sa conduite ; & sa Compagne qui parle en Lucréce, est peut-être une Laïs par ses actions.

Cette jeune personne sans expérience, n'entend qu'avec horreur prononcer le mot d'amour ; sa mére luy en a fait des portraits si horribles, qu'elle croit le haïr : vous imaginez-vous qu'elle le haïra toûjours ? Cela n'est pas sur : une fille qui haït l'amour avant que de le connoître, est en danger de ne le pas haïr long-temps.

Ce nouveau riche qui répand l'argent comme de l'eau, quand il s'agit de paroître, vous ébloüit par ſa magnificence ; il donne même, & cache de bonne grace la peine qu'il a à donner. Ah ! la belle ame, s'écrie-t-on ! Helas ! ce n'eſt qu'à force de baſſeſſes d'ame qu'il a gagné dequoy paroître ſi généreux.

J'explique peut être les choſes un peu plus qu'il ne faut, & je démaſque trop les perſonnages de mon Cercle. Mais quand je voudrois les épargner, & qu'ils auroient eux mêmes aſſez d'habileté pour cacher leurs défauts, je voy venir une

femme pénétrante qui les déchifrera bien plus impitoyablement que moy.

Cette femme s'avance ; que ſon air eſt modeſte ! elle ne léve les yeux que pour ſi les autres femmes ſont auſſi modeſtes qu'elle.

Elle a tant de vertu, dit-on, qu'elle ne peut ſouffrir celles qui en ont davantage luy déplaiſent auſſi. c'eſt pourquoy elle n'en épargne pas une.

Je demandois un jour à une femme de ce caractére, pourquoy ſes exhortations étoient toûjours moitié morale, moitié médiſance. Parlez mieux, s'écria-t-elle, la médiſance me fait horreur :

à la vérité je ſuis quelquefois obligée, pour m'accommoder au goût du monde, d'aſſaiſonner mes remontrances d'un peu de ſel critique, car on veut de l'agrément partout, même dans la correction : Il faut bien faire paſſer la morale à la faveur de quelques traits de ſatire. Parlez plus ſincérement, luy repartis-je, & dites que vous voulez à la faveur d'un peu de morale faire paſſer force médiſances.

Revenons à cette faiſeuſe de portraits qui prend ſéance dans nôtre Cercle : Elle ſçait ſi bien ſon métier, qu'en un ſeul trait d'hiſtoire elle

vous peindra deux ou trois caractéres différens, ſans compter le ſien propre, que vous connoîtrez par ſa maniére de raconter.

Connoiſſez-vous, dit-elle, ce négociant, il eſt tres-honnête homme; ſon induſtrie a commencé ſa fortune, & ſa probité l'a achevée: Il eſt comblé de biens; mais tout riche qu'il eſt, helas que je le plains! ſa fille a échoüé avant que d'arriver au port du mariage, & ſa femme a fait naufrage dans le port même.

Enſuite elle vous fera admirer la politique d'une ſage indigente, qui reçoit tout d'un Financier ſans luy rien

accorder ; cela s'appelle, dira-t-elle, une vertu à l'épreuve. Mais par malheur pour cette vertüeuſe perſonne, le monde juge mal des choſes ; on croit que chez les Financiers, en amour comme en affaires, les articles de la recétte ſuivent de près ceux de la dépenſe ; & que ces Meſſieurs là ſont accoutumez à recüeillir auſſi tôt qu'ils ont ſemé.

A mon égard, continuë cette charitable perſonne, je ſerois bien caution que l'homme d'affaire dont j'ay parlé, n'a d'autres vuës que de retirer des occaſions du vice, celle à qui il fait du bien ; je le connois à fond,

je faisois l'autre jour son éloge en bon lieu ; je disois que personne n'est plus généreux, & qu'il n'a rien à luy.

J'en conviens, dit un mauvais plaisant qui m'interrompit ; on peut dire que l'homme que vous loüez n'a rien à luy, car il n'est riche que du bien d'autruy.

C'est trop écouter cette médisante ; il est tems que quelqu'un l'interrompe, pour sauver la reputation de tous ceux qu'elle connoît, & de ceux même qu'elle ne connoît pas.

Celle qui va l'interrompre, est une femme sçavante, qui vient se plaindre à un

Poëte de ſa clique, qu'une de ſes Compagnes vaſe marier; Quelle perte pour nous, s'écrie-t-elle! Plus de commerce d'eſprit, plus de converſations ſçavantes, plus de proſe, plus de vers, le mariage abſorbe tout; la pauvre fille écrivoit avec tant de délicateſſe; ſon ſtile étoit enjoué, ſes penſées fines, ſes applications juſtes, adieu la délicateſſe; car enfin pour une femme qui compoſe, un mari eſt une diſtraction continuelle.

Ouy, certes, répond le Poëte, le mariage enchaîne l'eſprit auſſi bien que le cœur, & par malheur encore, le cœur ſe dégage, & l'eſprit

demeure dans les fers. Un de mes amis, tant qu'il fut garçon, produiſoit chaque ſemaine un volume de Poëſies gaillardes. Depuis trois ans qu'il eſt marié, je n'ay pû tirer de lui qu'une Elegie plaintive,& quelque Epitre chagrine.

Sçavez-vous bien, reprit la ſçavante déſolée, ce que nôtre amie m'allégue pour excuſe ? L'amour, Monſieur, l'amour : la belle raiſon pour ſe marier ! L'amour a-t-il jamais inſpiré le mariage aux Poëtes ? Que ne garde-t-elle ſa tendreſſe, pour rendre ſes Poëſies plus touchantes & plus animées ! L'amour réveille l'imagination, mais le mariage l'endort.

Cette fille m'a bien trompée, continuë-t-elle; à l'entendre parler on eût dit qu'elle auroit eu plus de délicateſſe que de paſſion, & plus d'imagination que de ſentiment: je croyois qu'elle me reſſembloit, & que ſon cœur étoit tout eſprit; mais helas! & ſon cœur & ſon eſprit ſont tout corps! quand je luy en faits des reproches, elle répond que l'amour fut toujours ami des Poëtes, & que j'ai tort de vouloir les mettre mal enſemble. Je vous en fais Juge, Monſieur; n'eſt ce pas elle qui cherche *noiſe*? Quand on a intereſt de ménager l'amour, il ne faut pas en venir aux extrémitez

mitez avec luy; c'eſt le pouſſer à bout que de ſe marier.

S'il n'y avoit que l'amour à perdre en ſe mariant, réprend le Poëte, ce ſeroit peu; mais qui ne ſçait que l'Himen éfarouche les Graces & les Muſes? J'ay lû dans une Fable inconnuë aux Anciens, qu'Apollon s'étant marié un jour, l'Hipocréne tarit le lendemain.

Un génie marié, eſt un génie ſtérile. En effet, les productions de l'homme ſont bornées; il faut opter, de laiſſer à la poſtérité ou des ouvrages d'eſprit, ou des enfans.

Mais j'apperçois un objet

des plus triſtes, qui vient interrompre la converſation comique du vieux Poëte garçon, & de la femme de Lettres.

C'eſt un homme en grand deüil ; il a outré l'appareil, la queuë de ſon manteau couvre toute l'antichambre, & le bout de ſon crêpe eſt encore ſur l'eſcalier. C'eſt un Spectre de drap noir ; que vient il faire dans une aſſemblée de plaiſir ? Il ſort de l'Enterrement ; que ne va-t-il achever de pleurer chez luy ? Cependant il eſt homme de condition ; il a perdu ſon pére, on luy doit des complimens de condoléance : Mais pourquoy vouloir

partager ſa douleur ? Il ne vient icy que pour vous faire part de ſa joye ; la ſucceſſion eſt ſi groſſe, qu'il ne ſçait à qui le dire : il cherche par-tout qui le félicite, il faut pourtant s'affliger d'abord avec luy par bienſéance : Que je ſuis fâchée, luy dit une Dame ! ..... Je ſuis bien aiſe, dit nôtre Orphelin, en prévenant le triſte compliment, je ſuis bien aiſe de vous trouver ſi à propos ; on m'a dit, Madame, que vous avez un bel ameublement dont vous voulez vous défaire ; je m'en accommoderay.

Je ne puis vous exprimer, luy dit un couſin, combien

je ſuis ſenſible à vôtre affliction, & j'iray au prémier jour chez vous pour vous témoigner .... Je déloge demain, dit bruſquement nôtre homme, je prens une maiſon magnifique: vous la connoiſſez, c'eſt celle que ce Banquier faiſoit bâtir quand il fit banqueroute; ſes créanciers m'en accommodent.

Un troiſiéme conſolateur vient encore à la charge, & la larme à l'œil luy fait en longs complimens l'Oraiſon funébre du défunt. Ce que j'eſtime le plus dans mon pére, continuë l'héritier, c'eſt qu'il ne m'a laiſſé aucunes dettes: ſi vous ſçaviez l'ordre admirable qu'il a mis

à ſes affaires, & les grands biens que j'ay trouvez.. Hé ! corbleu, Monſieur, s'écrie un Miſantrope chagrin, vôtre pére mourut hier ; pleurés du moins aujourd'huy, vous vous réjouirez demain de ſa ſucceſſion.

Bon, reprend un ſournois, qui feint de vouloir l'excuſer, ſon pére l'a aſſez affligé d'avoir vécu juſqu'a ſoixante & quinze ans : on ne peut pas s'affliger devant & aprés la mort d'un homme : d'ailleurs, c'étoit un Parâtre, un dénaturé, qui n'a jamais fait plaiſir qu'à luy-même : il plaignoit à ſes enfans juſqu'a l'éducation, & je dirois

volontiers pour Monſieur ſon fils. Enfin, mon pére eſt mort, & ſa mort eſt le prémier bien qu'il m'ait fait de ſa vie.

Nôtre ſot eſt charmé qu'on luy prouve qu'il a raiſon de ſe conſoler : le fournois malin l'engage inſenſiblement dans une converſation indifférente, puis enſuite dans une plus enjouée; & luy qui ne rit jamais, ſe mét à rire par malice, pour obliger le fat à rire auſſi. Il pouſſe enfin la choſe juſqu'à luy faire chanter avec luy la contre partie d'un air à boire. Et quand il eſt à l'endroit le plus gay, ils s'arrête tout court, & le tire dou-

cement par le bras : Monsieur, luy dit-il d'un ton affligé, je vous demande pardon, si j'ay violenté vôtre douleur pour vous faire chanter dans le triste équipage où vous voilà. A ces mots, l'homme en deüil baisse les yeux : il est si honteux de se surprendre en chantant, qu'il sort sans dire un seul mot, & même sans achever l'air à boire qu'il avoit commencé.

Il y a long-tems qu'on a remarqué que la tendresse filiale n'est pas comparable à l'amour paternel. Il y a long-tems aussi qu'on en a trouvé avant moy celles que je vais dire, originales ou non, les voicy.

Je ſuppoſe qu'un fils aime ſon pére, ſelon toute l'étenduë des obligations qu'il lui peut avoir ; & que le pére n'aime ſon fils que parce qu'il lui appartient : la tendreſſe paternelle l'emportera encore, car l'amour de proprieté eſt toûjours plus fort que l'amour de reconnoiſſance.

Un pére qui perd ſon fils perd un bien qui luy appartient, & le fils perd un maître à qui il appartenoit ; vous ſentez bien la différence de ces deux pertes.

Il y a peu de péres qui ayent obligation à leurs enfans, & nous devons tous au moins la vie à nos péres.

Croiroit-on que ce fût une raiſon pour les moins aimer qu'ils ne nous aiment ? Cette raiſon eſt bien injuſte, elle eſt pourtant naturelle ; nous n'aimons guere ceux à qui nous devons, nous aimons mieux ceux qui nous doivent ; & l'on ſe conſole plus aiſément de la mort d'un créancier, que de celle d'un débiteur.

C'eſt cette nature injuſte qui fait qu'un orphelin ſe réjoüit de la mort d'un pére, qui ſe ſeroit affligé de le voir ſeulement indiſpoſé.

Un pére regarde la vie d'un fils comme une continuité de la ſienne propre : Ce fils ceſſe-t-il de vivre,

le pére commence à ſentir la mort. Combien d'enfans au contraire ne commencent à goûter la vie, qu'aprés la mort de leurs peres ?

La mort d'un jeune homme touche bien autrement un vieillard, que celle d'un vieillard ne touche un jeune homme ; l'expérience l'apprend, & mille raiſons le prouvent. Une des principales, c'eſt la différence des réflexions que la mort fait faire aux uns & aux autres.

Mon pére meurt à ſoixante & dix ans, dit en luy-même cet homme qui n'en a que trente ; j'ay donc encore du moins quarante ans à vivre. En calculant ainſi

on ſe flate, mais on ſe conſole. Mon fils vient de mourir, il n'avoit que trente an, j'en ay ſoixante; j'ay beau me flater, ie ne vois rien de conſolant dans ce calcul.

Selon l'ordre naturel, le pére doit finir avant ſon fils. Si tous les enfans mouroient de douleur à la mort de leur pére, le genre humain périroit bien-tôt, N'eſt ce point pour prévenir ce malheur, que la nature a pris ſoin d'endurcir le cœur des enfans?

Ce qui fait encore qu'un pére a plus de naturel que ſon fils: c'eſt qu'il eſt toujours plus vieux que luy; les liens du ſang ſe fortifient

avec l'âge, à meſure que les paſſions s'afoibliſſent & que leur nombre diminuë.

La rupture des liens du cœur eſt d'autant plus ſenſible qu'ils ſont en plus petit nombre ; & l'on peut dire qu'à un certain âge un pére ne tient preſque plus au monde que par ſes enfans.

La nature nous fournit dans les arbres une image de l'ingratitude des enfans. Le tronc d'une arbre communique ſa ſéve, c'eſt à dire en terme de Jardinier, ſon amitié aux branches qui ſortent de luy, & nous ne voyons point que la ſéve retourne des branches au tronc.

Quelques enfans ingrats

vont conclure de là, que l'ingratitude eſt donc fondée ſur la nature; qu'ils conſidérent dans ce même arbre, que les branches reſſentent bien plus vivement le mal qu'on fait à leur tige, que la tige ne reſſent celuy qu'on fait à ſes branches. Un Poëte Italien ajoûteroit que l'amour filial des branches les fait expirer de douleur du même coup de cognée qui abat la tige, & que la tige dénaturée reverdit ſouvent de joye, après qu'on luy a coupé ſes branches.

La contrariété de ces deux comparaiſons dans un même ſujet, me met en humeur de chercher quelques

raiſons pour prouver tout le contraire de ce que je viens d'établir. J'ay dit que les péres ſont plus touchez de la mort de leurs enfans, que les enfans de celle de leurs péres: voicy quelques motifs de conſolation pour ceux-cy, & d'afflictions pour les autres.

Tu voix dans ton fils celuy qui te doit ſurvivre; avertiſſement fatal, objet importun: cet objet diſparoît, ſujet de conſolation.

Tu vois dans ton pére celuy à qui tu dois ſurvivre; en le voyant, tu raiſonnes ainſi: Je ſuis venu en ce monde trente ans après luy, je n'en dois ſortir que trente

ans après ; tant qu'il vivra, j'ay mes trente années franches. Par ce raiſonnement, la vie du pére fait dans l'imagination du fils une eſpéce de rempart contre la mort ; ce rempart tombe, ſujet d'affliction.

Un fils eſt accoutumé dès ſa naiſſance à avoir un pére ; il eſt attaché à luy par les préjugez de l'enfance. Eſt-il de plus forts liens & plus difficiles à rompre ?

A l'égard du pére, il n'a commencé d'avoir des enfans que vers l'âge de raiſon ; & cette raiſon a dû l'empêcher de s'attacher trop à une choſe qu'il pouvoit perdre.

Un pére perd à la mort de

ſon fils une perſonne qu'il aime ; un fils perd en ſon pére une perſonne dont il eſt aimé : c'eſt perdre beaucoup davantage, puiſque la perte eſt plus irréparable. Il eſt bien difficile de retrouver qui nous aime ; il ne l'eſt pas tant de retrouver qui nous puiſſions aimer.

Ajoûtez à cela ; qu'un pére qui perd un fils, peut eſpérer d'en avoir d'autres ; mais à parler juſte, on ne peut avoir qu'un pére en ſa vie.

Les réfléxions commencent à m'ennuyer, rentrons dans le Cercle Bourgeois ; j'y remarque qu'un faiſeur de réflexions continüelles,

eſt un ennuyeux perſonnage ; il ne vous donne pas le temps de reſpirer.

Ce jeune Magiſtrat a beaucoup d'eſprit ; mais il dogmatiſe pour ſe rendre plus vénérable. Il dit tout par maximes, juſqu'aux complimens, il veut être ſolide dans les converſations les plus enjoüées, & ne badine que par ſentences.

C'eſt une choſe admirable, luy dit une groſſe réjoüie, que vous ſçachiez ſi bien faire le vieillard à trente-cinq-ans ; vôtre voiſine qui en a cinquante, n'a pas ſi bonne grace à faire la jeune.

Une vieille, répond notre

jeune Doyen, une vieille qui travaille à ſe rajeunir, & qui veut revoir le païs du bel âge, y va plus loin qu'elle ne croit; en courant à la jeuneſſe, elle retombe dans l'enfance.

A qui en veut cette Dame qui traverſe l'aſſemblée ſans regarder perſonne? Son habillement eſt plus que négligé, ſa coëfure n'eſt qu'ébauchée: elle a les yeux batus & la voix éteinte; vous devinez bien que c'eſt une joûeuſe: elle tire à part nôtre homme grave, pour luy emprunter vingt Louïs d'or qu'elle luy demande tout bas. Ouy dea repond-il tout haut, afin qu'on l'entende,

ma bourſe eſt à vôtre ſervice ; mais conſidérez à quelles extrémitez le jeu... Hé ! donnez vîte, interrompt la Joueuſe, on m'attend. Faites reflexion, continuë-t-il en cherchant ſa bourſe, que vous étiez il y a ſix mois la plus charmante perſonne du monde : La reconnoiſſez-vous, Meſdames, depuis qu'elle s'eſt abandonnée au déſordre du Lanſquenet ? Helas ! ſi une femme poſſedée du jeu oublie de ſe parer & de conſerver ſa beauté, que n'oublieroit-elle point dans l'occaſion ?

La Joüeuſe avale cette avanie, dans l'eſperance des vingt Louïs-d'or ; le pré-

cheur indiſcret les tire de ſa bourſe, en continuant de moraliſer avec une telle application, que, la Joüeuſe à pris la bourſe, couru au Lanſquenet, & perdu l'argent avant qu'il ait achevé de prouver qu'elle ne devroit point joüer.

Mais il n'eſt pas temps de s'impatienter, il ne fait encore que commencer ſon ſermon; la Joüeuſe vient de luy fournir un texte, il va diviſer en trois points la converſation; que je plains deux ou trois femmes dont il s'eſt fait un auditoire! elles voudroient bien le laiſſer parler tout ſeul; mais elles ont des procès, elles

iront bien tôt le fatiguer par leurs ſollicitations ; il eſt bien juſte qu'elles ſe laiſſent ennuyer par ſes réflexions.

Réjouiſſez-vous, Meſdames ie vois venir un ieune Cavalier de ceux que vous appellez de iolis hommes ; celui-cy eſt des mieux tournez. Il attire déia vos régards, ie prévois que vous l'écouterez plus volontiers que le Senateur, que ſon arrivée a interrompu ; ſes diſcours ſeront moins chargez de morale.

A peine l'aimable Cavalier at-il paru, qu'il eſt entouré de toutes les femmes du Cercle, les unes le con-

noiſſent, les autres ont envie de le connoître ; toutes enfin, s'empreſſent de l'approcher. Qu'elle fureur, s'écrie mon Siamois,.....

Icy ie m'arrête tout court pour répondre à un Critique, qui me demande d'où vient préſentement ce Siamois, & dequoy je m'aviſe de le faire parler icy. Franchement ie ne me ſouviens pas bien moy-même où ie l'ay laiſſé ; i'ay dû le placer à quelque coin de mon Cercle Bourgeois, pour être ſpectateur de tout ce qui s'y paſſe. J'ay tort de vous l'avoir fait perdre de vûë ; & puiſque i'avois commencé de voyager avec lui, il eût

été plus régulier de l'avoir toûiours à mes côtez. Mais qui ſçait ſi cette régularité ne vous eût point ennuyé? J'aime mieux encore que mes Amuſemens ſoient irréguliers qu'ennuyeux.

D'ailleurs, en commençant ce Livre, i'ay fait mes conventiõs. Souvenez-vous-en: ne ſuis-ie pas convenu avec moi-même, que ie ne ſuivrois exactement ni le voyage ni le Siamois? Je finîray donc comme i'ay commencé, ſans me gêner, ni dans le deſſein, ni dans les ſuiets, ni dans le ſtile; en un mot, ie me mets audeſſus de tout, excepté du bon ſens.

C'eſt donc ſeulement parce qu'il m'en prend envie, que ie quitte la digreſſion, pour ſçavoir du Siamois pourquoy il s'eſt tant récrié en voyant un troupeau de femmes s'ameuter autour d'un bel homme (ce ſont ſes termes.) N'ay-je pas raiſon de m'étonner, continuë-t-il? la pluſpart de ces femmes me paroiſſent modeſtes dans leur maintien, ſages dans leurs paroles; je croy voir en elles une raiſon ſolide, une mouche les pique; les voilà au champs; la vûë d'un jeune homme les met hors des gons. Eſt-ce donc ainſi que l'amour.....? Doucement, mon cher compagnon, doucement.

Il

Il ne faut pas attribuer à l'amour toutes les fautes que les femmes commettent contre la modeſtie, & contre la bienſéance; je connois en elles une paſſion preſque auſſi forte, & d'autant plus dangéreuſe, qu'elles peuvent s'y abandonner ſans honte : cette paſſion c'eſt la curioſité.

Ce n'eſt pas amour, par exemple, c'eſt curioſité pure, que cet empreſſement pour le Cavalier qui vient d'entrer; prémiérement curioſité de voir de près ſon habit; c'eſt un habit d'invention, tout couvert d'une broderie imaginée, & méditée à fond; le deſſein leur

plaiſt, il eſt bizare, extravagant & raiſonné; pour en étudier l'effet, le Cavalier s'eſt enfermé cinq ou ſix matinées avec ſon Brodeur; ce chef-d'œuvre de génie mérite bien toute l'attention des Dames.

Autre motif de curioſité pour elles: ce joli homme a la vogue depuis peu; c'eſt la derniére mode, & il n'eſt permis qu'aux Provinciales de ne le point connoître.

Fort bien, me dit le Siamois, on m'a déja fait comprendre combien vos Pariſiennes ſont ſcrupuleuſes ſur les modes, elles auroient honte de porter un habit de l'an paſſé; ſelon la régle des

modes, ce joli homme leur paroîtra bien laid l'année qui vient.

Mais je leur pardonne de ſuivre l'uſage du païs, je ſuis fâché d'avoir mal interprété leur curioſité ; je ne jugeray plus du cœur des femmes par leurs démarches.

A l'égard de vôtre joly homme, la curioſité me prend auſſi de ſçavoir ſi ſon eſprit répond à ſa figure ; mais il n'a point encore parlé, commencera-t-il bientôt ? Les Dames qui l'environnent, dis-je à mon curieux, ont autant d'impatience que vous de l'entendre parler, écoutons.

Elles luy adreſſent toutes

la parole ; que répond-il ? tantôt oüy ; tantôt non, & tantôt rien : il parle à l'une des yeux, à l'autre de la tête, & ſoûrit à celle-là d'un air ſi miſtérieux, qu'on croit qu'il y entend fineſſe ; on devine qu'il a tout l'eſprit du monde, ſa phiſionomie parle, ſon air perſuade, mais ſa repréſentation fait toute ſon éloquence ; ſi tôt qu'ils s'eſt montré ; il a tout dit.

C'eſt dommage que la nature n'ait pas achevé ſon ouvrage ; pour peu qu'elle eût joint d'eſprit à un extérieur ſi prévenant, on lui eût paſſé mille balivernes pour un bon mot.

Mais nos Dames com-

mencent à ſe laſſer d'entretenir une idole ; chacune prend le parti d'aller parler à quelqu'un qui luy répond. Le Cavalier va dans la chambre voiſine, ne panſant qu'a étaler ſes charmes ; mais il eſt frapé d'abord de ceux d'une jeune femme ; il l'aſſiége des yeux, il la minaude, il l'aborde enfin.

Cette Dame eſt fort réſervée ; mais tout charmant que luy paroiſſe le Cavalier, ſon abord ne l'alarme point, & c'eſt encore la curioſité qui l'expoſe avec luy au péril d'un tête-à-tête : Elle ſe diſpoſe donc à écouter l'Avanturier. Voyons comment il ſe tirera d'affaire avec elle.

Il doit être fort embarraſſé auprès de cette femme ; elle a beaucoup d'eſprit, elle ne ſe payera pas de mines ; cependant nous en voyons des plus ſpirituelles qui ne mépriſent pas un bel extérieur : auſſi nôtre joly homme ſe promet il bien qu'en perſuadant qu'il aime, il perſuadera facilement qu'on le doit aimer. Il met en uſage les tours d'éloquence les plus fins, & les expreſſions les plus touchantes du langage müet ; c'eſt ſa langue naturelle, il la parle bien ; mais la belle Dame l'entend mal : que fera-t-il donc pour s'expliquer clairement ? Il a au doigt un diamant d'un

grand prix, il faut trouver une maniére galante de l'offrir : il prend un air enjoué & badin, qui luy donne lieu de poser sa main dans toutes les atitudes qui peuvent faire briller son diamant aux yeux de l'indifférente. Il l'éblouït, elle tourne la tête d'un autre côté, ce badinage l'importune ; c'est pourtant l'unique ressource du sot, il est fort étonné de trouver une femme à l'épreuve d'un homme comme luy, & d'un diamant comme le sien ; c'est une insensible, c'est une cruelle.

Dans le moment qu'il desespere de son entreprise, cette cruelle, cette insensi-

ble luy ſaiſit bruſquement la main, pour voir de près le diamant dont elle détournoit d'abord les yeux : quel changement de fortune pour un amant rebuté ! Il reprend courage ; & pour faire une déclaration en abregé, il tire la bague de ſon doigt & la préſente. On la prend ; & afin de la mieux conſidérer, on redouble d'attention : il redouble d'eſperance & de hardieſſe, il croit être en droit de baiſer une main qui reçoit ſon diamant. La Dame eſt ſi attentive à le regarder, qu'elle ne penſe point à ſe fâcher, au contraire elle ſoûrit, & ſans autre cérémonie met la bague à ſon doigt.

C'eſt à préſent que la conquête eſt aſſurée : l'amant tranſporté de joye, propoſe l'heure & le lieu du rendez-vous. Monſieur, luy dit alors la Dame, d'un grand ſang froid, je ſuis charmée de ce diamant ; & ce qui fait que je l'ay accepté ſans ſcrupule, c'eſt qu'il m'appartient, Ouy, Monſieur le diamant eſt à moy ; mon mary le prit ſur ma toillette il y a trois mois, & me fit croire enſuite qu'il l'avoit perdu.

Cela ne peut être, repliqua le fat, c'eſt une Marquiſe qui me l'a troqué.

Juſtement, continuë la femme, mon mari connoiſt cette Marquiſe ; il lui a tro-

qué mon diamant, la Marquiſe vous l'a troqué, & moy je vous le prens pour rien, quoique mon mari méritât bien que je fuſſe d'humeur à en donner le même prix qu'il en a reçû de la Marquiſe.

A ce coup imprévû, le joly homme demeure interdit & confus : c'eſt en cette occaſion que je luy pardonne d'être muët, un homme d'eſprit le ſeroit à moins.

Après le dénouement de cette ſcéne, on entend du bruit dans l'antichambre ; c'eſt un pauvre valet qui voit entrer un homme tout doré. Hé bon jour, lui dit le valet, bon jour, mon an-

cien Camarade. Tu en as menti, replique l'autre, avec un ſoufflet. Sotiſe des deux parts ; le valet ne penſe pas à ce qu'il eſt, ni l'autre à ce qu'il a été ; la pauvreté ôte le jugement, & les richeſſes font perdre la mémoire.

Cet homme qui s'offenſe de la familiarité d'un valet, familiariſe avec un Duc & Pair : quelle diſtance de luy au Duc ! mais entre luy & le valet, je ne vois que le temps & l'argent.

Vous vous étonnez qu'il le méconnoiſſe depuis peu ; il étoit, dites-vous, ſi modeſte dans les prémiers temps de ſa fortune ; d'accord, il eût été le premier

à vous dépeindre l'état naturel de ſa miſére paſſée, & les miracles de ſa proſpérité ſubite. Tout cela frapoit encore les yeux du monde, & il ſe faiſoit un mérite d'en parler, pour fermer la bouche à ceux qui en parloient avant lui; ont-ils commencé à ſe taire, il s'eſt teu. A meſure que les autres oublient la baſſeſſe de nôtre origine, nous l'oublions auſſi; mais par malheur les autres s'en reſſouviennent de temps en temps: & quand nous avons une fois commencé à nous oublier, c'eſt pour toûjours.

Ce grand Seigneur fut toûjours élevé en grand

Seigneur ; ſon ame eſt auſſi noble que ſon ſang, je l'eſtime ſans l'admirer ; mais celui qui par ſes vertus s'éléve au deſſus de ſon ſang & de ſon éducation, je l'eſtime & je l'admire.

Toy donc de qui les vertus égalent la fortune, pourquoy cacherois tu un défaut de naiſſance, qui releve l'éclat de ton mérite ?

Et toy qui n'as d'autre mérite que d'avoir fait fortune, fais nous voir toute la baſſeſſe du paſſé, nous n'en ſentirons que mieux le mérite de ton élevation où ils ont été, mais ceux qui ſe ſont une fois élevez, ne peuvent plus regarder en bas.

Cependant il ſeroit ſalutaire à ceux-cy, de bien enviſager leur premiére baſſeſſe, pour tâcher de n'y plus retomber; & ce ſeroit un bien pour les autres de perdre de vûë une élévation qui leur fait mieux ſentir la grandeur de leur chute.

Voilà, dit-on, un homme qui fait ſi fort le grand Seigneur, qu'il ſemble qu'il n'ait jamais été autre choſe, Hé! c'eſt ſouvent parce qu'il le fait trop, qu'on s'apperçoit qu'il ne l'a pas toujours été.

Pendãt que j'ai fait mes réfléxions, mon Siamois a fait auſſi les ſiennes; il s'étonne moins de l'homme doré qui

ſe méconnoît, que de l'aſſemblée qui ſemble le méconnoître auſſi.

On luy fait un accueil de Prince ; ce ne ſont pas des civilitez, ce ſont des adorations. Hé, n'étes vous pas contens, s'écrie nôtre Siamois, n'étes-vous pas contens d'idolâtrer les richeſſes qui vous ſont utiles ? Faut-il encore idolâtrer un riche qui ne vous ſera jamais d'aucun ſecours ?

J'avouë, continuë-t-il, que je ne puis revenir de mon étonnement ; je vois entrer dans vôtre Cercle un autre homme de bonne phiſionomie, on ne fait nulle attention ſur ſon arrivée. Il s'eſt

aſſis ; il a parlé, & parlé, même de tres-bon ſens ; cependant perſonne ne l'a écouté, & j'ay pris garde qu'inſenſiblement chacun défiloit d'un autre côté, en ſorte qu'il eſt reſté ſeul à ſon bout.

Pourquoy le fuit-on ainſi, ai-je dit en moi même, a-t-il la peſte?

Dans l'inſtant j'ay remarqué que tous ces déſerteurs ſe rangeoient auprès de l'homme doré qu'on cherit tant ; j'ay compris par-là que la contagion de celuy-cy c'eſt la pauvreté.

O Dieux ! s'écrie le Siamois, entrant tout à coup dans un entouſiaſme ſem-

blable à celuy où vous l'avez vû dans ſa lettre ; O Dieux ! tranſportez moy vîte hors d'un païs où l'on ferme l'oreille aux ſentences du pauvre, pour écouter les ſotiſes du riche ? il ſemble qu'on refuſe à ce vertueux malvêtu, ſa place entre les hommes, pendant qu'on met ce riche ſot au rang des Dieux. En voyant cela, j'aurois preſque envie de pardonner à ceux qui s'enflent de leur proſpérité : celuy cy fut autrefois moins qu'homme parmi vous, vous en faites à préſent une Divinité. Ah ! ſi la tête tourne à ce nouveau Dieu, il s'en faut prendre à ceux qui l'encenſent.

Il y a parmi nous, continuë-t-il des peuples qui adorent un certain oiſeau, à cauſe de la richeſſe de ſon plumage. Pour juſtifier la folie où leurs yeux les ont engagez, ils ſe ſont perſuadez que cet animal ſuperbe a en luy quelque eſprit divin qui l'anime; leur erreur eſt encore plus tolérable que la vôtre; car enfin, cet animal eſt muët; mais s'il pouvoit parler, ainſi que vôtre homme doré, ils reconnoîtroient que ce n'eſt qu'une bête, & ceſſeroient peut-être de l'adorer.

L'entouſiaſme eût mené trop loin nôtre Voyageur ſincére; pour l'obliger à ne

plus parler, je luy fis remarquer un perſonnage du Cercle, qui mérite bien qu'on éve le voile dont il ſe couvre pour attirer la confiance des ſots.

Examinez-le bien, ce ſerieux extravagant. Sa marote c'eſt la probité; marote aimable ſi ſon cœur en étoit attaqué, mais il n'en eſt frapé qu'à la tête.

On ne s'eſt point encore apperçu qu'il fût ni voleur: ni fauſſaire: ſur cette confiance, il ſe met à la tête de tous les gens de bien.

Il éxige une foy aveugle pour ce qu'il dit: écoutez-le comme la vérité même. Affirme-t-il que ce roturier

eſt noble, on n'oſe plus lui demander ſes titres.

Bien plus, il veut être crû ſur les choſes d'opinion, comme ſur les choſes de fait.

Hier deux Aſtronômes, bons amis d'ailleurs mais ennemis mortels dans la diſpute, en étoient déja aux injures; l'homme de probité arriva, & ne doutant point qu'un ſeul mot de ſa bouche ne dût établir la paix entre eux: fiez-vous à moy, dit-il au plus emporté; en homme d'honneur, ce n'eſt point le monde qui tourne, c'eſt le Soleil.

S'il fait quelque affaire, il prétend que ſon mot ſoit un

Arrest dont on ne puisse appeller sans injustice. Il s'offense qu'on songe seulement à prendre avec luy les sûretez ordinaires. On doit sçavoir, que sa promesse verbale vaut mille Contracts. Il eût volontiers exigé des parens de sa femme, qu'ils la luy eussent donné en mariage sur sa parole.

Il se pique d'être toûjours exactement vray dans ses expréssions. Selon luy l'exagération est un mensonge horrible; & c'est trahir la vérité que de s'exprimer foiblement dans les choses mêmes qu'on devroit taire. Où trouverons-nous donc un modéle de cette exacti-

tude impenetrable ? Vous le trouverez en luy ſeul ; peſez bien, vous dira-t-il, la force de mes paroles. Vous devez croire ſimplement ce que ie vous dis, rien de moins, ni rien au-delà : en une occaſion ſeule il vous permettoit d'ajouter, c'eſt quand il fait ſon propre éloge, & il le fait à tout propos.

Sur quelque ſujet que roûle la converſation, il s'y jette à bon ſens perdu, pour faire l'étalage de ſes vertus.

Une femme, par exemple, après avoir bien prouvé qu'il n'y a plus dans nos jeunes gens, ni galanterie, ni ſincérité, s'écriera plaiſamment : Ah ! j'ay tort, Meſ-

sieurs, j'ay tort il y a encore de la sincérité parmi les hommes, ils disent tout ce qu'ils pensent des femmes!

A propos de cette espéce de sincérité, nôtre homme croit pouvoir mettre sur le tapis celle dont il se pique; chacun a ses défauts particuliers, dit-il, mais tout le monde a celuy de la dissimulation: mon défaut à moy, c'est d'étre trop sincére.

On tombe sur une autre matiére: il y a des riches si durs, dira un homme ruiné, qu'il entre de la dureté dans leur compassion méme; s'ils regardent le malheur d'autruy, c'est pour mieux goûter leur bonheur propre.

Quel excés de dureté s'écrie, l'homme d'honneur ; à mon égard je tombe dans un excés tout oppoſé ; ie m'attendris d'un rien ; ie ſuis trop bon, c'eſt encore un défaut dont ie ne me corrigeray iamais.

Un autre enfin, qui dans la ſuite d'un récit, prononce par occaſion le mot d'avarice, ſe voit interrompu par le perſonnage, qui declare net que la libéralité eſt ſon vice.

Ah ! Monſieur, dit froidement l'homme interrompu, vous avez là de grands vices, ſincérité, bonté, libéralité ; l'excès de modeſtie qui vous fait avoüer ces vices,

ces, fait comprendre que vous avez toutes le vertus contraires.

Voilà, ce me ſemble, rompre en viſiére à l'homme d'honneur; c'eſt tirer ſur luy à brûle-pourpoint: il devroit être cruellement bleſſé; cependant il n'a pas ſeulement ſenti le coup; il s'eſt fait un calus de vanité qui le rend invulnérable; il prend tout en bonne part: dites-luy d'un ton ironique: O le grand Héros de probité! il croit la choſe à la lettre: déclarez-luy tout net, que vous le connoiſſez pour un franc ſcélérat; c'eſt une ironie, vous plaiſantez, & il entend raillerie.

Les railleurs ont beau jeu, comme vous voyez, avec un eſprit ſi bien tourné : cette humeur commode, met toute l'aſſemblée en goût de raillerie. Quel régal pour les diſeurs de bons mots ! ils peuvent là ſe rendre intelligibles à tous, hors à celuy qu'ils drapent. Cependant leur malignité n'eſt pas encore contente, le plaiſir ſeroit de le piquer au vif pour confondre ſa vanité ; ils ſe haſardent à l'attaquer en face, vous n'y gagnerez rien, vanité eſt un mur d'airain ; tous vos traits s'émouſſent & vôtre venin ne fait que blanchir ; c'eſt pourtant dommage de perdre le fruit d'une raillerie ſi mordante.

Mais je m'apperçois qu'il n'y aura rien de perdu ; voicy un eſprit de travers, qui prend pour luy tout ce qu'on a dit pour l'autre : il rougit, il pâlit, il perd contenance, il déſerte enfin, & ſort en menaçant des yeux toute l'aſſemblée.

Que juge-t-on de cette levée de bouclier ? Tout le pis qu'on peut ; c'eſt l'eſprit du monde : S'il n'avoit que la tête mal ſaine, dit-on, il n'auroit pas été ſi ſenſible ; mais apparemment ſa conſcience eſt ſi ulcerée, qu'on ne peut toucher aucune corde, qui ne réponde à quelque endroit douloureux ; en un mot, tout le bleſſe, par-

ce qu'il est capable de tout.

Voilà deux caractéres qui paroissent fort opposez ; cependant il seroit aisé de prouver qu'ils ont tous deux le même fond : Quel est ce fond ? Devinez-le si vous pouvez : un mot ne suffiroit pas pour vous l'expliquer nettement, & je n'ay pas le loisir d'en dire davantage. J'entens venir un homme qui m'est connu ; il m'interromproit sans miséricorde, j'aime autant le prévenir & me taire.

Silence, silence, & tenez-vous dans le respect ; vous allez voir paroître un de ces grands Seigneurs, qui croyent que tout leur est dû, &

qui doivent à tout le monde ; ſa voix bruïante ſe fait entendre du bas de l'eſcalier; on vient l'annoncer, & chacun prend ſon ſérieux lors qu'il entre avec un air riant & un viſage ouvert qu'il referme tout à coup appercevant ſon ennemi : il luy ſourit néanmoins par politique, & luy fait mille proteſtations d'amitié ; mais en offrant ſes ſervices, il pâlit comme un Gaſcon qui offre ſa bourſe.

A peine eſt-il aſſis, qu'il s'empare de la converſation, parle en même temps à quatre perſonnes de quatre affaires differentes ; interroge l'un ſans attendre la ré-

ponſe de l'autre ; propoſe une queſtion, la traite & la réſout tout ſeul ; il ne ſe laſſe point de parler, on ſe laſſe de l'entendre, chacun s'écoule. Et voila le Cercle fini.

Le Siamois me demande ſi nôtre Voyage l'eſt auſſi. A peine eſt il commencé, luy dis-je, vous n'avez encore fait que la premiere journée. J'y renonce donc, réprend il bruſquement ; car avant que j'aye fait toutes mes reflexions ſur ce que j'ay vû dans cette premiere journée, je ſerai trop vieux pour en faire une ſeconde.

Vous avez raiſon, luy dis-je, la vie de l'homme eſt

trop courte pour bien connoître un ſeul homme.

Il faudroit vivre au moins un ſiécle pour connoître un peu le monde, & en revivre encore pluſieurs pour ſçavoir profiter de cette connoiſſance.

Nous ſommes trop curieux de ſçavoir ce que le monde fait, & pas aſſez d'apprendre ce qu'il devroit faire; c'eſt pour cela qu'on voit tant de gens qui ſçavent comme on vit, & fort peu qui ſçachent vivre.

Le mot de *Sçavoir vivre*, renferme, ce me ſemble, toute la ſageſſe humaine; cependant l'uſage a bien affoibli cette expreſſion. On

appelle un homme qui ſçait vivre, celui qui ne manque point de politeſſe ; on s'informe peu s'il manque de probité.

Une autre expreſſion dont on abuſe encore, c'eſt celle de *Connoiſſance du monde* : tel paſſe pour connoître le monde, qui n'a la tête pleine que de faits : un tel mourut hier, il avoit été cecy, il avoit été cela ; il laiſſe douze cens mille livres: on parle de marier ſon heritiere à un Seigneur malaiſé. Telle & telle choſe eſt arrivée : enfin, celuy qui ſçait le mieux toutes les minucies d'une hiſtoire du temps, s'attire de l'attention & de l'eſtime ; c'eſt

un génie ſuperieur, une bonne tête qui connoît le monde. Et ſi vous vous aviſiez de faire une reflexion ſolide ſur ces événemens, on diroit de vous, c'eſt un parleur ennuyeux, qui ne connoît pas le monde.

On permet pourtant les réflexions ſatiriques; mais on ne reçoit point celles qui inſtruiſent, on n'écoute que celles qui mordent.

De tout cecy le Siamois conclut, que la vie des François ſe paſſe à s'examiner & à ſe moquer les uns des autres: & j'en conclus moy, par rapport à mon ſujet, que le plus grand & le plus ordinaire de tous les Amu-

ſemens, c'eſt celui que le Public donne aux particuliers & que les particuliers donnent au Public.

Le Public eſt un grand ſpéctacle toûjours nouveau, qui s'offre aux yeux des particuliers & les amuſe.

Ces particuliers ſont autant de petits ſpéctacles diverſifiez qui ſe préſentent à la vûë du Public, & le divertiſſent.

J'ay déja fait voir en racourcy, quelques uns de ces petits ſpéctacles particuliers; nôtre Voyageur éxige encore de moi que je lui diſe un mot du Public.

AMUSEMENT DOUZIE'ME. ET DERNIER.

LE PUBLIC.

LE Public eſt un ſouverain, duquel rélevent tous ceux qui travaillent pour la réputation, ou pour le gain.

Ces ames baſſes qui ne ſe mettent guére en peine de meriter ſon approbation, craignent au moins ſa haine & ſon mépris.

Le droit qu'il a de ju-

ger de tout, a bien produit des vertus, & bien étouffé des crimes.

Sans la crainte de ſes jugemens, que de Heros ! que de Guerriers pacifiques ! combien peu de vertueux ſe ſeroient fait aimer ! que de ſcélérats ſe ſeroient fait craindre !

Les exhortations des péres, le naturel des enfans, l'amour des maris, la vertu des femmes, tout cela auroit bien peu de force, ſans le Qu'en dira-t-on du Public, qui retient chacun dans ſon devoir.

Tout le monde fait ſa cour au Public ; les ambitieux briguent ſa faveur, & les

honnêtes gens ſon approbation : les coquettes veulent s'attirer ſes regards, & les femmes de bien ſon eſtime ; les grands recherchent ſon amitié, les petits n'en veulent qu'à ſon argent.

Le Public a l'eſprit juſte, ſolide & pénétrant ; cependant comme il n'eſt compoſé que d'homme, il y a ſouvent de l'homme dans ſes jugemens.

Il ſe laiſſe prévenir comme un ſimple particulier, & nous prévient enſuite par l'aſcendant qu'il a pris ſur nous depuis tant de ſiécles.

On a beaucoup de vénération pour ſes jugemens :

car on ſçait que c'eſt un Juge inſenſible à l'intéreſt & aux ſollicitations.

Il y a tel particulier qui vit & meurt dans ſes préventions ; mais comme le Public ne meurt point, il revient infailliblement des ſiennes, quelquefois par malheur il en revient un peu tard. Si nous vivions deux ou trois ſiécles, chacun joüiroit à la fin de la réputation qu'il mérite.

Cela ne ſeroit pourtant pas ſur, car ce Public eſt ſi malin, qu'il rend moins volontiers juſtice aux vivans qu'aux morts ; & que ſouvent il n'éléve les morts que pour rabaiſſer les vivans.

Le Public eſt un vray Miſantrope ; il n'eſt ni complaiſant ni flateur : auſſi ne cherche-t-il point à être flaté. Il court en foule aux Aſſemblées ou on lui dit ſes véritez : & chacun des particuliers qui compoſent ce tout, aime encore mieux ſe voir draper, que de ſe priver du plaiſir de voir draper les autres.

Le public eſt le plus ſévére & le plus fin critique du monde ; cependant un Vaudeville groſſier ſuffit pour l'amuſer toute une année.

Il eſt conſtant & inconſtant ; on peut dire que depuis le commencement des

ſiécles l'eſprit public n'a point changé : voilà ſa conſtance ; mais il eſt amateur de la nouveauté : il change tous les jours de façons d'agir, de langage & des modes ; rien n'eſt plus inconſtant.

Il eſt ſi grave, qu'il imprime la crainte à ceux qui luy parlent, & ſi badin qu'une coëfure de travers fera rire tout un auditoire.

Le Public eſt ſervi par les plus grands Seigneurs, quelle grandeur mais il dépend de ceux qui le ſervent ; qu'il eſt petit !

Le Public eſt, pour ainſi dire, toujours en âge viril par la ſolidité de ſa raiſon

C'eſt un enfant, que le moindre joüet fait courir comme un écervelé ; c'eſt un vieillard qui radote quelquefois en murmurant, ſans ſçavoir à qui il en veut, & qu'on ne peut faire taire quand il a une fois commencé à parler.

On ne finiroit point à chercher des contrariez dans le Public, puiſqu'il a en luy toutes les vertus & tous les vices, toute la force & toute la foibleſſe hûmaine.

Qu'il eſt heureux ce Public ! les Rois luy font bâtir de ſuperbes édifices, & luy laiſſent de beaux monumens, afin qu'il ſe ſouvienne d'eux. Tous les Hiſtoriens travaillent à ſon Hiſtoire : c'eſt pour luy qu'on

laboure, qu'on séme & qu'on recueille ; c'est pour lui chercher des commoditez qu'on approfondit les beaux Arts. Combien d'honnêtes gens abrégent leurs jours pour luy fournir de beaux exemples & de sçavantes instructions! Combien de Poëtes & de Musiciens se creusent le cerveau pour le réjoüir ! Enun mot, on sacrifie à son utilité la vie & les biens de chaque particulier. Voilà un bonheur sérieusement établi ; mais quelque Comique vous dira que le Public ne peut être heureux, puisqu'on luy empoisonne son vin ; & que toutes ses maîtresses sont infidéles.

Reprenons le sérieux,

pour conſiderer la veritable grandeur du Public ; c'eſt de luy qu'on voit ſortir tout ce qu'il y a de plus conſiderable dans le monde: des Souverains pour gouverner les Provinces, des Intendans pour les regler, des Guerriers pour combattre, & des Heros pour conquerir.

Aprés que ces Gouverneurs, ces Magiſtrats, ces Guerriers & ces Heros ſe ſont ainſi glorieuſement répandus de toutes parts, ils viennent tous ſe raſſembler à la Cour : l'a l'intrépidité tremble, la fierté s'adoucit, la gravité s'humaniſe, & la puiſſance diſparoît.

Là ceux qui ſe diſtinguoient comme autant de Souverains, venant à ſe con-

fondre parmi la foule des Courtiſans, deviẽnent Courtiſans eux-mémes ; & aprés s'être attiré les regards de tous, ils ſe contentent d'être regardez d'un ſeul.

Comme ſes regards relevent l'éclat des plus belles actions, chacun eſt jaloux de celuy qui ſe les attire ; mais chacun ne laiſſe pas de careſſer celuy dont il eſt jaloux.

C'eſt ainſi que le mérite qu'ils ſe connoiſſent reciproquement, & qui paroiſt l'unique lien de leur amitié, eſt ſouvent le principe ſecret de leur haine.

Il eſt de belles ames qui s'affranchiſſent de ces foibleſſes vulgaires : & les veritables Héros n'ont pas plus de peine à voir la gloire des

autres, qu'à partager avec eux la lumiére du Soleil.

Je conviens, dit mon Siamois en me diſant adieu, qne la France fournit quelques-uns de ces Héros parfaits, & leur réputation eſt venuë juſques en mon païs; mais c'eſt pour voir encore quelque choſe de plus grand, que j'ay entrepris ce voyage; & voici le raiſonnement que j'ay fait en traverſant les mers. La Frãce eſt pleine d'Hommes illuſtres; qui ne s'entr'aiment guére; il y a auſſi quelques vrais Héros qui s'entre-eſtiment ſincerement; mais les uns & les autres s'accordent tous pour en reverer & en admirer un ſeul; il faut que ce ſoit un grand Homme!

F I N.

TABLE
DES
MATIERES,
OU
Recapitulation des penſées principales contenuës dans cet Ouvrage.

CEtte Table ne peut être utile qu'à ceux qui auront déja lû les Entretiens ou Amuſemens, & qui voulant revoir quelque endroit, n'ont beſoin que de quelque mots pour leur en rappeller l'idée.

A l'égard de ceux qui n'auront aucune idée de l'Ouvrage, ils auront auſſi tôt fait de lire le livre entier, que l'extrait le plus

abregé qu'on leur en pourroit faire.

Il faut remarquer que cette Table suit l'ordre des pages du Livre, qui sont toutes chifrées de suite.

AMUSEMENT PREMIER.

PRéface, qui fait corps avec le Livre même. p. 3
Vanité des Auteurs dans les Préfaces. 4
Embarras d'un mauvais Auteur à la tête de son Livre. ibid.
Que le jugement d'un Livre dépéd souvent de l'humeur où l'on est en le lisant. 5
Que le sérieux & le comique

ne ſont pas incompatibles. ibid.
Tout eſt amuſement : vertu ſeule occupation. 7
Les Auteurs ſtériles ont intéreſt de ſoutenir, qu'on ne peut rien imaginer de nouveau. 8
Ce que c'eſt qu'être original. 9
Piller les Anciens ou les Modernes. 10
Le Livre du Monde. 11
Si le Monde eſt un Livre; c'eſt auſſi un païs, &c. 12

AMUSEMENT SECOND.

Le Voyage du Monde. p. 15
La Cour. 16

La fortune de Cour. ibid.
Le Terrain de la Cour. 17
Le génie des Courtiſans. p. 18
Patrons de Cour un homme caché derriére un autre homme. 19
Vrai mérite obſcurci par l'envie. 20
Obſcurité diſſipée : mérite récompenſe. ibid.
Courtiſans oiſifs. 21
Médiocrité d'état, où ſe trouve le vrai mérite. p. 22
Courtiſans par intérêt, & Courtiſans par devoir. 23
Courtiſans intéreſſez, les plus acharnez à la fortune p. 24
Paralelle des Courtiſans & des petits Maîtres. ibid.

AMUSEMENT TROISIE'ME.

PARIS.

Un-Voyageur Siamois qui entre dans Paris. 28
Le Siamois dans l'embarras de Paris. 29
Idées Siamoises sur les embarras de Paris. 30
Turbulẽce des Parisiens. p. 31
Leur rafinement sur les cõmoditez & sur les plaisirs. 33

AMUSEMENT QUATRIE'ME.

LE PALAIS.

Entrée du Palais. 34
Les hommes amusez & occu-

pez au Palais. 35
Monstre appellé Chicanne. 36
Chicanne encore plus à craindre que l'injustice même. ibid.
Définition comique de la justice. 37
Digression. ibid.
Le Procés est éternel. 38
Sommeil des Juges. 39
Difficulté de bien instruire les Juges d'une affaire. ibid.
Avanture de la Comedie solliciteuse. 40
Le Siamois perdu au Palais. 43
Le Siamois retrouvé au Palais. 44

AMUSEMENT CINQUIE'ME.

L'Opéra. 45

Entrée de l'Opéra. 46
Réfléxions Siamoise sur l'entrée & les billets de l'Opéra. ibid.
Description du pays de l'Opéra. 48
Musiciens, habitans naturels de l'Opéra. ibid.

AMUSEMENT SIXIE'ME.

Le pays des promenades.

Qu'il y en a deux sortes. 51
Le Bois de Boulogne. ibid.
Le Cours. 52
Les Tuileries. ibid.
Les femmes des Tuileries, comparées par le Siamois à des oiseaux. 53
Suite de la comparaison. ibid.

Femmes difficiles à définir. 54
Diverſes Nations des femmes. 55
On parle trop, ou trop peu des femmes. 56
Médiſance. 59
Plus puniſſable que le larcin. ibid.
Loi Siamoiſe ſur la médiſance. 61
Femmes encore plus jalouſes de beauté que d'honneur. 64
Embarras d'une jeune perſonne qui veut plaire. 66
Qu'il eſt difficile à une femme d'être bien avec les femmes. 67
Que la jeuneſſe & la beauté s'en vont à meſure que la raiſon vient. 68
Pudeur naturelle. 69
Pudeur affectée. ibid.

Exemple de ces deux ſortes de pudeur, dans les deux ſœurs. 70
Régle déréglée d'une femme qui ſçait ſon monde. 71
Les femmes de bien mépriſent les coquettes, & ne laiſſent pas de les imiter. 72
Le païs de la galanterie. 73

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

AMUSEMENT SEPTIE'ME.

Le mariage : difficulté d'en parler ſelon le goût de tout le monde. pag. 75
Conte du Peintre à qui un jeune Amant avoit demandé un Portrait de l'Himen. 76
Application du conte du Peintre. 78

Le païs du mariage peuple les autres. ibid.
Motifs de mariage. 83
Pourquoy tant de mauvais ménages. 84
Que ceux qui se marient peuvent être heureux. 86
Ce que c'est que se marier. 87
Séparations. 88
Veuvage. 89
Tristesse du veuvage. ibid.
La veuve qui n'avoit point le don des larmes. 89
Conte d'une autre veuve inconsolable. 91 &c.
Digression. 95

AMUSEMENT HUITIE'ME.

L'UNIVERSITE'.

Obscurité du païs Latin. p. 97

Le païs de la ſcience. 98
Géométrie. ibid.
Le païs des Siſtémes. 99
Ariſtote & Décartes. ibid.
Remarques ſur les païs dont on a déja parlé. 102 &c.

AMUSEMENT NEUVIE'ME.

LA FACULTE'.

Situation du païs de la Faculté. 105
Langue de ce païs. ibid.
Viſion fiévreuſe d'un malade. 106
Penſée badine ſur les Charlatans. 107
S'il vaut mieux s'abandonner aux Médecins qu'à la Nature. 108

Rapport entre les Médecins & les Intendans des Maisons. ibid.
Transition du Païs de la Médecine à celuy du Jeu. 110

AMUSEMENT DIXIE'ME.

LE JEU.

Jeu, espéce de succession. p. 111
Le Lansquenet. ibid.
Idée abstraite du Siamois, sur une assemblée de Lansquenet. 113
Fragment d'une lettre Siamoise. 114
Joueuses. 118
Académies différentes & opposées. 119
Académie Bachique. 120

Le païs des Traiteurs. 121
Les Cafez. ibid.
Le païs des Bourdonnois. 122
Le païs de la Friperie. 123
Le païs des Hales. 124
Le païs du Négoce. 125
Autres païs. ibid.
Païs perdus. 126

AMUSEMENT ONZIE'ME.

Le Cercle Bourgeois. 127
Le Cercle de la Cour. 128
Le Cercle Bourgeois eſt un conſeil libre, &c. ibid.
Sentimens oppoſez des perſonnages du Cercle. 129
Le jeune étourdy & le vieillard. 132
Ceux qui paroiſſent le contraire de ce qu'ils ſont. ibid.

L'indolent. 134
La Lucrece & la Laïs. 135
Le nouveau riche. 136
La fauſſe modeſtie. ibid.
Médiſance couverte. 137
Récit moitié morale & moitié médiſance ſur un Négociant. 138
Autre récit de la même eſpéce. ibid.
La femme ſçavante & le Poëte. 141
L'héritier en deüil. 146
Que la tendreſſe filiale n'eſt pas comparable à l'amour paternel. 151
Raiſon comique de la dureté de cœur des enfans pour leurs péres. 153
Comparaiſon de l'arbre. 154
Autre comparaiſon contraire. 155
Raiſon de conſolation, pour un Pére qui voit mourir ſon fils. ibid.
Raiſon d'affliction pour un fils qui voit mourir ſon pére. ibid.
Autres raiſons ſur le même ſujet. 159
Le jeune Doyen. 161
La joüeuſe. 162
Le Joly homme. 165
Digreſſion. 166

Curioſité des femmes. 169
Avanture du diamant. 174
L'homme doré & le valet. 178
Réfléxions ſur les gens de fortune. 179
Enthouſiaſme du Siamois. 184
L'homme de probité. 185
L'eſprit de travers. 195
Le grand Parleur. 196
Fin du Cercle Bourgeois. 197
Le ſçavoir vivre. 198
Ce qu'on appelle connoître le monde. 199
Concluſion Siamoiſe 200

AMUSEMENT DOUZIE'ME. *ET DERNIER.*

Le Public. 203
Contrariétez dans le Public. 207
Véritable grãdeur du Public. 210
Raiſonnement Siamois. 212

Fin de la Table.

PQ
1904
D47
1902

Dufresny, Charles
Entretiens

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY